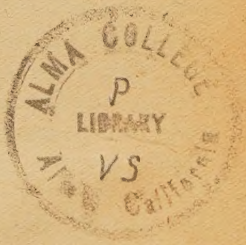
5e ANNÉE — Tome IX

La Vie Spirituelle

Ascétique et Mystique

OCTOBRE 1923 - MARS 1924

✣ ✣ ✣



ÉCOLE THÉOLOGIQUE
de SAINT-MAXIMIN (Var)

41867

v.9
1923/
24

N° 49. OCTOBRE 1923.

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

La grande révélation divine

L'incarnation a élevé notre esprit vers Dieu. Par le fait, *l'existence divine* nous est apparue dès lors plus réelle, plus concrète, plus saisissante. D'autre part, nous avons pu mieux connaître et contempler plus facilement, grâce à l'humanité de Notre-Seigneur, les perfections de *la nature infinie*. Ces deux premiers points furent développés dans des articles précédents (1). Mais l'Incarnation nous a rendu un troisième service. Nous lui devons d'être initiés au grand mystère de la *Trinité*. Voilà ce qui reste à expliquer maintenant.

Il nous a été promis qu'au ciel nous verrons Dieu comme il se voit lui-même, nous entrerons dans le secret de son être. Aucune créature, si parfaite soit-elle, ne porte un reflet capable de nous représenter cette vie intime.

(1) Février et Mai 1923.

Impossible à l'esprit le plus pénétrant de trouver ici-bas un indice qui la révèle. Car à ces profondeurs l'Être divin est absolument incommunicable. Si donc Dieu veut pousser à ce point la condescendance que de nous dévoiler le mystère de sa vie, il faut de toute nécessité qu'il fasse passer dans notre intelligence un courant de son énergie transcendante. Du moment que nous participerons à la lumière de Dieu même, nous serons en mesure de le voir. Aussitôt la très sainte Trinité nous apparaîtra. De fait, c'est bien ainsi, au dire de saint Jean, que se fonde pour jamais le bonheur des élus : « La Jérusalem céleste n'a besoin ni de soleil ni de lune pour l'éclairer, car la gloire de Dieu l'illumine (1). »

Telle est la fin proposée par la bonté de Dieu à notre vie terrestre. Mais pour nous diriger vers ce but ne faut-il pas au préalable en posséder quelque idée ? Qui renseignera le pèlerin du ciel? Dieu seul le peut. Puisqu'il s'agit, encore une fois, de son être incommunicable, à lui de nous apprendre ce qu'il en est. Nous ajouterons foi à sa parole, et de cette foi nous vivrons sur la terre, en attendant la vision de là-haut. Elle sera notre viatique.

« Après avoir, à plusieurs reprises et en diverses manières, parlé autrefois à nos pères par les prophètes, Dieu, dit saint Paul, nous a dans ces derniers temps parlé par son propre Fils (2). » A la rigueur, semble-t-il, de simples hommes, portant leurs titres de créance, accomplissant des œuvres miraculeuses qui sont comme la signature de Dieu, les prophètes en un mot, pouvaient suffire jusqu'à la fin. Et pourtant, si certaine doit être cette foi, pour fonder avec assurance toute notre vie, qu'il convenait que Dieu fît davantage. Dans l'ordre naturel ne faut-il pas que les premiers principes du raisonnement soient d'une évi-

(1) *Apocal.*, XXI, 23. — (2) *Heb.*, I, 1.

dence inéluctable? *Ce qui est, est. Une même chose ne peut à la fois et sous le même rapport être et ne pas être.* Sur de telles bases on peut construire une démonstration solide. Il convient que Dieu nous donne dans l'ordre surnaturel une certitude aussi ferme. La grande assurance pour la foi, c'est de pouvoir s'en rapporter à la parole de celui qui voit. Oui, il fallait que celui-là même qui voit, c'est-à-dire Dieu en personne, vînt nous instruire. Il fallait qu'il se fît homme pour que nous pussions saisir à la manière humaine la divine leçon.

A ce besoin de notre âme Dieu a répondu encore par l'Incarnation. « Le Fils unique de Dieu, qui est dans le sein du Père, est venu sur la terre nous raconter la vie impénétrable de Dieu (1). » Voyez ce Maître humble et doux qui chemine en conversant avec un petit groupe de jeunes gens, et qui parle toujours si simplement. C'est lui. Il accomplit sa divine mission : « Je suis né, dit-il, et je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité (2). »

Les anciens prophètes n'avaient guère pu que ramener la raison dans le droit chemin, l'aider à prendre conscience de ce qu'elle pouvait découvrir de l'Être suprême, par le moyen de la création qui reflète ses perfections invisibles. Mais la vie intime de Dieu, les ineffables relations du Père, du Fils et de l'Esprit, c'est Notre-Seigneur lui-même, c'est Dieu fait homme qui nous les a révélés (3).

Un jour, Jésus, le charpentier de Nazareth, vient se

(1) *Joan.*, I, 18.

(2) *Joan.*, XVIII, 37.

(3) Les développements précédents sont inspirés de saint Thomas, *IV Gent.*, cap. 54, « Adhuc quia beatitudo... » Pour la suite, nous utiliserons beaucoup l'excellent ouvrage du P. LEBRETON, *Les origines du Dogme de la Trinité*, Paris, 1919 (4e édition), et le résumé paru sous le titre : *Le Dieu vivant*, Paris, 1919.

mêler à la foule qui se presse autour de Jean, sur les bords du Jourdain. Il demande le baptême lui aussi. Le baptiste a l'intuition de la sainteté incomparable de ce nouveau-venu, il veut se dérober. Mais Jésus, pleinement conscient de sa qualité personnelle, lui répond : « Laisse maintenant, car il convient que nous accomplissions toute justice. »

Après le baptême, tandis que Jésus est en prière, tout à coup le ciel s'ouvre au-dessus de sa tête, l'Esprit descend sous la forme d'une colombe, et là-haut une voix se fait entendre : « Tu es mon Fils bien-aimé, en toi j'ai mis mes complaisances. » C'est par cet événement grandiose que débute l'évangile de Jésus-Christ, le Fils de Dieu. Le rôle du Précurseur prend fin, car voici le signe annoncé qui devait lui révéler l'entrée en scène du Messie. Jésus, de son côté, éprouve dans son cœur la douceur infinie de l'amour du Père et la puissante impulsion de l'Esprit qui l'introduit dans son ministère. Quant aux assistants, ils purent du moins voir dans ce miracle la divine garantie que ce jeune homme de trente ans était l'envoyé du ciel. Les chrétiens comprendront le reste plus tard : après que le Christ les aura longuement instruits et que le Saint-Esprit aura éclairé leur âme, ils découvriront qu'en ce jour avait eu lieu la première manifestation solennelle de la sainte Trinité (1).

En attendant, Jésus devra consacrer trois années à les instruire. Avec quelle patience le divin pédagogue poursuit sa tâche pendant ces années qui s'écoulent depuis le baptême du Jourdain jusqu'à sa mort! Les disciples qui lui viennent sont pleins de bonne volonté, certes, mais combien peu clairvoyants, et l'esprit encombré de tant de préjugés!

(1) *Matth.*, III, 13-17 ; *Marc.*, I, 9-11 ; *Luc.*, III, 21-22 ; *Joan.*, I, 32-34.

En voici deux d'abord qui, sur l'invitation de Jean-Baptiste, s'en vont le rejoindre : « Maître, où demeurez-vous ? » Ils le suivent dans son pauvre gîte au bord du fleuve. Ils l'écoutent, ils sont gagnés. « Nous avons trouvé le Messie! » dira bientôt l'un d'eux, André, à son frère Simon. Ne nous y trompons pas. Il y a une distance infinie entre cette exclamation, toute chargée des rêves judaïques de prospérité temporelle, et la profession de foi où Jésus veut les conduire.

Mais comment s'y prendra-t-il? Va-t-il enseigner à la façon des philosophes? prêcher comme les prophètes? Non, sa manière, et qui ne peut convenir qu'au Verbe incarné, consistera à manifester peu à peu sa personne. Aussi bien, une déclaration sommaire sur la Trinité fût restée incomprise de ces pauvres gens, à moins qu'elle ne les eût scandalisés dans leur croyance au Dieu unique, que Moïse et les prophètes d'Israël leur avaient si péniblement inculquée. Et c'est pourquoi, je le répète, seul le Verbe incarné pouvait mener cette œuvre à bonne fin. Jésus, partageant sans cesse la vie de ses disciples, leur révélera progressivement, par ses paroles et par ses actes, le grand mystère. Et sans ébranler un seul instant leur monothéisme, il les amènera enfin à voir en lui le Fils unique du Père tout-puissant, qui a pris chair pour habiter au milieu de nous. Puis la tâche deviendra plus facile de montrer qu'il existe encore au sein de Dieu une troisième personne, l'Esprit du Père et du Fils.

Déjà les Juifs avaient quelque idée de la paternité divine (1). Aussi Jésus voulut-il aborder par ce côté l'âme de ses disciples. C'est la pensée maîtresse du sermon sur la montagne. « Soyez les enfants de votre Père qui est dans les cieux... Votre Père céleste sait de quoi vous avez

(1) *Is.*, LXIV, 7 ss. ; *Sap.*, II, 16-18.

besoin... Vous prierez ainsi : Notre Père qui êtes aux cieux... Votre Père qui est au ciel donnera ce qui est bon à ceux qui le prient... »

Puis il travaille à les transformer moralement, pour les mettre en état de s'ouvrir à de plus hautes pensées : « Soyez parfaits, disait-il, de même que votre Père céleste est parfait. » Il leur recommande, comme plus importants que toutes les observances extérieures, la vie intime avec Dieu. Il sait bien que si, au fond de leurs cœurs, les disciples demeurent bien unis au Père céleste, celui-ci leur fera connaître peu à peu son Fils, en même temps que le Fils se manifestera extérieurement.

Voici déjà un premier signe destiné à fixer leur attention. Ce Jésus, qui parle aux hommes avec tant d'insistance de leur filiation divine, se met toujours à part dans cet ordre. Assurément il est Fils de Dieu lui aussi, mais d'une autre manière. Jamais il ne se mêle à ses disciples pour dire en commun avec eux : « notre Père » ; il dit toujours : « votre Père » ou « mon Père ».

D'ailleurs, les disciples voient Jésus, tout en restant semblable à eux, apparaître de plus en plus différent, et grand au-dessus d'eux. « Retire-toi de moi, Seigneur, parce que je suis un pécheur ! » s'écriait Pierre au spectacle de la première pêche miraculeuse. « Qui est celui-ci que les vents et la mer lui obéissent? » disaient-ils entre eux, un autre jour. Et encore : « Nul homme n'a parlé comme cet homme ! » Il enseigne d'autorité, et pas comme les Scribes et les Docteurs. Les plus sublimes vérités tombent de ses lèvres tout naturellement et en termes si clairs qu'elles se gravent pour toujours dans la conscience humaine. Aucun sage n'a jamais trouvé mieux pour conduire sa vie, et la plus humble femme est capable de comprendre les leçons de Jésus et de les apprendre à son enfant. Il prêche à tous le repentir et l'effort vers une vie parfaite ; mais lui n'a

jamais à réparer l'ombre d'une faute, et il est établi d'emblée dans cette perfection inaccessible qu'il propose pour idéal. Pas d'élans extraordinaires suivis de dépression morale, comme on en peut constater chez les meilleurs, mais un parfait équilibre qui se maintient au milieu des pires épreuves, la sérénité constante d'une âme en qui la sainteté coule de source. Nul homme n'a vécu comme cet homme!

Voilà qu'il revendique le droit de remettre les péchés, droit qui n'appartient qu'à Dieu, d'après les Docteurs. Quand les pharisiens le harcèlent, Jésus leur répond par des paroles surprenantes où il se met à la hauteur même du Père céleste. Saint Jean s'est attaché à mettre en valeur toutes ces déclarations (1). Si les autres évangélistes les laissent ordinairement dans l'ombre, ils nous ouvrent pourtant des perpectives semblables dans ces lignes où il nous rapportent une exclamation du Maître : « Je te bénis, Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et les as révélées aux petits. Oui, Père, je te bénis de ce que telle a été ta volonté. Tout m'a été donné par mon Père, et personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père; personne non plus ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils veut le révéler (2). »

En parlant ainsi, Jésus révélait précisément le secret de sa personne et le mystère de Dieu, la compénétration mutuelle et totale du Père et du Fils dans les hauteurs divines. Tandis que les âmes orgueilleuses des Docteurs se fermaient à la vérité, les humbles disciples qui vivaient dans l'intimité constante de Jésus avançaient progressivement dans la foi.

(1) *Joan.*, v, 17-26 ; x, 28-30, etc.

(2) *Matth.*, xi, 25-27 ; *Luc.*, x, 21-22. Voir dans saint Marc (xiii, 32) le passage significatif où Jésus se met au-dessus des anges.

Lorsque le Maître après la multiplication des pains se proclame le pain de vie descendu du ciel, beaucoup le quittent en murmurant. Jésus, se tournant vers ceux qui restent là, leur dit avec tristesse : « Et vous, voulez-vous partir aussi? » Et Pierre, au nom de tous de répondre : « Seigneur, à qui irions-nous? Tu as les paroles de la vie éternelle; et nous croyons, et nous sommes sûrs que tu es le saint de Dieu (1). »

Peu de temps après cette parole que saint Jean a relevée, nous assistons à la profession de foi, plus solennelle encore, que Pierre fit au nom de tous, à Césarée. Les trois premiers évangélistes nous la rapportent (2). « Qui dit-on que je suis? » demande Jésus en chemin. Et les disciples répondent : « Les uns disent Jean-Baptiste; d'autres, Élie; d'autres, Jérémie ou un des prophètes. » Et Jésus leur dit : « Mais vous, qui dites-vous que je suis? » Simon-Pierre lui répondit : « Tu es le Christ », note saint Marc, « le Christ de Dieu », complète saint Luc, « le Christ, fils du Dieu vivant », écrit tout au long saint Matthieu. C'est d'abord sur la dignité messianique de Jésus que porte cette profession de foi, mais cette dignité est telle, aux yeux de Pierre, qu'il ne lui marque pas de limite du côté de Dieu. Sa formule reste ouverte sur l'infini. Jésus se sent compris : « Tu es heureux, Simon, fils de Jean, car ce n'est pas la chair, ni le sang qui te l'ont révélé, mais mon Père qui est au ciel. » Six jours après, racontent nos évangélistes, qui tiennent visiblement à rattacher à cette scène le grand témoignage suivant, la voix du Père faisait écho du haut des cieux à cette révélation intime qui venait de porter son fruit, et elle la confirmait merveilleusement : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui je me suis complu ;

(1) *Joan.*, VI, 67-69.
(2) *Matth.*, XVI, 13-20 ; *Marc.*, VIII, 27-30 ; *Luc.*, IX, 18-21.

écoutez-le. » « Les disciples, ayant entendu cela, se jetèrent la face contre terre, et eurent une grande frayeur. Jésus s'approcha d'eux, les toucha et leur dit : « Levez-vous et « n'ayez pas peur! » Quand ils levèrent les yeux, ils ne virent personne, sinon Jésus seul (1). »

La foi des apôtres, même des trois témoins de la transfiguration, la foi de Pierre tout le premier avait besoin de faire d'autres progrès. Par moment encore, durant la Passion surtout, nous la verrons défaillir. Mais Jésus poursuivait toujours son œuvre.

Dans les derniers temps, ses affirmations se font plus claires, plus pressantes. Il se donne pour plus grand que les plus pures gloires d'Israël, que David lui-même. Dans la parabole des vignerons, il marque quelle infinie distance le sépare des prophètes. Ils n'étaient que des serviteurs ; lui il est le Fils bien-aimé. Enfin devant le grand conseil de la nation, sous la foi du serment, et au prix de sa vie, il déclare solennellement qui il est. Lorsque le grand prêtre l'adjure au nom de Dieu : « Es-tu le Christ, le fils du Béni? — Je le suis, répond Jésus, et vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la Puissance et venant avec les nuées du ciel. » Ce témoignage fut scellé de son sang, et consacré définitivement par sa résurrection trois jours après sa mort. « Mon Seigneur et mon Dieu! » s'écria, en le revoyant, Thomas lui-même, celui des apôtres qui fut le plus lent à croire.

Or, vers la fin de sa vie, plus particulièrement après la dernière cène, Jésus avait aussi parlé de l'Esprit-Saint, un autre Consolateur, qui invisiblement remplirait près d'eux le même rôle que lui. Sa présence serait tellement précieuse que le Maître affirmait : « Il est utile que je m'en

(1) *Matth.*, XVII, 1 ss. ; *Marc.*, IX, 2 ss. ; *Luc.*, IX, 28 ss.
(2) *Marc.*, XIV, 61-62.

aille, car si je ne m'en vais pas, le Consolateur ne viendra pas en vous. Mais si je m'en vais, je vous l'enverrai... Quand il sera venu, il vous fera pénétrer dans toute la vérité ; car il ne parlera pas de lui-même, mais il vous dira tout ce qu'il aura entendu, et il vous annoncera les choses à venir. Il me glorifiera, car il prendra du mien et vous l'annoncera. Tout ce qu'a le Père est à moi ; c'est pourquoi je vous ai dit qu'il prendra du mien et vous l'annoncera (1). »

Tout ceci ne s'entend bien que si l'Esprit-Saint est une personne au même titre que le Fils lui-même. Voilà donc que trois personnes sont entrevues au sein du Dieu vivant, tellement unies malgré leur distinction, que l'une ne peut venir sans l'autre habiter dans l'âme du juste. Jésus promet qu'il y viendra en même temps que l'Esprit-Saint, et que le Père l'accompagnera : « Nous viendrons et nous ferons chez lui notre demeure (2). »

« Allez, dit à ses apôtres Jésus ressuscité et près de disparaître dans les cieux, enseignez tous les peuples, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. »

Quelques jours après, le Saint-Esprit se manifestait sous la forme d'un vent violent et de langues de feu et envahissait l'âme des apôtres. Ils prêchèrent, ils baptisèrent. Et la formule même du baptême, que Jésus avait prescrite, leur rappelait cette grande manifestation de la Trinité sur les eaux du Jourdain. Maintenant, grâce aux lumières de l'Esprit, « ils pénétraient dans toute la vérité ». La vie, les gestes, les diverses paroles du Maître, si patient à les former, leur revenaient à la mémoire. Ils découvraient mieux ce qu'ils avaient déjà entrevu. Et ils comprenaient enfin des choses qui leur avaient totalement échappé.

Mais « la révélation chrétienne gardera le caractère

(1) *Joan.*, XVI, 7-15. — (2) *Joan.*, XIV, 18, 23.

qu'elle avait à son origine : le mystère du Fils de Dieu restera le centre lumineux de toute la foi, et, en particulier, du dogme trinitaire. Si le Père céleste est plus intimement connu, c'est qu'il s'est manifesté dans son Fils... Si, conformément à l'enseignement du Seigneur, les chrétiens croient à un Esprit divin, personnellement distinct du Père et du Fils, il n'en ont pu saisir et retenir avec assurance la personnalité, qu'en la mesurant, pour ainsi dire, d'après l'analogie de cette autre personne divine qui leur était apparue dans le Christ. Ainsi Jésus n'a pas été seulement le révélateur qui, connaissant pleinement son Père, a pu le premier nous dire ses secrets; il était aussi le Fils dont la seule apparition manifeste le Père et fait connaître « l'autre Paraclet », l'Esprit-Saint.

Il fallait l'Incarnation, et l'Incarnation du Fils seulement, pour nous révéler la Trinité en des conditions aussi satisfaisantes.

L'histoire de l'Église confirmera cette remarque. Ceux qui verront dans la vie du Christ le fait central du christianisme demeureront fidèles à la pure croyance, tandis que des théologiens, auxquels la philosophie judéo-hellénique sera plus chère que l'évangile, l'abanbonneront bientôt. Ils échafauderont leurs théories. Ils diront : « Le Dieu parfait et bienheureux ne peut lui-même toucher la matière. Des êtres intermédiaires, de moins en moins purs, sont nécessaires pour expliquer la création du monde. Le Verbe est le premier, le plus grand des êtres qui suppléent à l'activité divine. L'Esprit lui est encore subordonné, bien que supérieur à tout le reste. En sens inverse, tous ces êtres intermédiaires sont comme des échelons successifs que doit suivre la connaissance religieuse pour remonter

(1) R. P. Lebreton, *Les origines du dogme de la Trinité*, p. xxii-xxiii.

jusqu'au Dieu suprême. La plupart des âmes s'arrêtent en route dans la contemplation inférieure de l'Esprit ou du Fils; quelques privilégiés dépassent le Fils pour accéder au Père, le seul Dieu parfait... » Ah ! que nous voilà loin de l'Évangile! Tandis que ces intellectuels dissertent de la sorte, les chrétiens, qui continuent de méditer la vie du Christ, savent bien que Jésus n'est pas une créature, un demi-dieu. En vérité, Jésus ne fait qu'un avec le Dieu unique, tous deux possédant en commun la même puissance créatrice. En lui habite corporellement la plénitude de la divinité; et le connaître à fond, c'est connaître aussi le Père.

Parmi ces chrétiens, les savants ne manquaient pas non plus : Athanase pouvait tenir tête au subtil Arius. Et les erreurs issues des spéculations philosophiques obligèrent ceux-là qui étaient en situation à définir le contenu de leur foi, pour le garder sans altération. Certes la difficulté était immense. Comment renfermer en quelques mots cette richesse de vie? Les mots éclataient. Cinquante années durant on discuta, par exemple, autour du terme *homoousios*, « consubstantiel ». Tour à tour employé et proscrit, suivant le sens qu'on y attachait, ce terme fut approuvé définitivement par le concile de Nicée. Puis, lorsque la paix succéda aux luttes de l'Arianisme, les théologiens orthodoxes en profitèrent pour préciser encore l'expression du grand dogme. Plus que tous, saint Augustin y mit la marque de son génie. Essayons de résumer la doctrine qu'ils établirent.

Par analogie avec la vie de notre esprit à nous, on peut dire que Dieu, Esprit souverain, prend conscience de lui et s'aime. Mais il le fait avec une telle plénitude de vie, que cette connaissance et cet amour aboutissent chez lui à des personnes semblables et égales en tout à la source dont elles émanent. C'est la fécondité parfaite dont la

paternité humaine nous donne quelque idée. Seulement la seconde et la troisième personne en Dieu ne saurait constituer, comme les fils de l'homme, des êtres qui se surajoutent à l'être paternel. Dieu ne serait plus l'Être unique en qui toute perfection se déploie. Sa fécondité s'épanouit donc dans son sein, sans multiplier ni diviser la nature divine. Les trois personnes la possèdent en commun.

Voici donc l'Esprit infini qui de toute éternité se connaît à fond et s'exprime complètement dans une seule idée. C'est son Verbe, son image parfaite, son Fils. Lumière au sein de la Lumière qui l'a conçu, le Fils se retourne aussitôt vers son Père, et, contemplant l'un dans l'autre leur indivisible perfection, ils s'éprennent l'un pour l'autre d'un amour où passe encore toute leur substance. Les voilà enlacés pour jamais. Ce baiser mutuel, ce souffle d'amour infiniment pur, *Spiritus sanctus*, forme la troisième de ces termes subsistants entre lesquels circule la même vie divine. Ils sont trois, et ces trois ne font qu'un. *Unum sunt qui invicem sunt,* dit saint Hilaire (1).

Ainsi nous cherchons des mots pour exprimer la vie intime de Dieu. Mais si parfaite que devienne la formule, chez un saint Thomas d'Aquin lui-même, elle ne dépasse pas, elle ne peut pas dépasser la richesse de l'intuition que les apôtres avaient eue au contact du Christ, et que l'Esprit-Saint ravivait dans leur âme. Le but des théologiens est de s'en rapprocher de plus en plus, sans espoir d'y atteindre jamais. Cependant, aujourd'hui même, nous y arriverons plus ou moins, si par une union mystique intense nous entrons, comme les apôtres, d'une façon vivante, dans la familiarité du Verbe incarné, et, par lui, dans celle du Père et de l'Esprit-Saint. Alors nous sentirons l'Ineffable, par-delà les meilleures formules humai-

(1) *De Trinitate*, l. VII, n° 31 sq. (P. L., X, 226).

nes. « Tout ce que j'ai écrit m'apparaît comme de la paille », disait saint Thomas d'Aquin, perdu en Dieu durant les derniers mois de sa vie.

Grâce à l'Incarnation du Fils de Dieu, les hommes ont pu connaître le mystère de l'Être divin que la spéculation philosophique était incapable de sonder. C'est aussi par elle seulement qu'ils furent bien renseignés sur leur destinée future. D'ailleurs, ces deux révélations se rattachent l'une à l'autre : nous en avons fait la remarque. La sainte Trinité nous appelle à rien moins qu'à entrer dans le cycle de sa vie pour partager son infinie béatitude. Et c'est afin de nous orienter vers ce but qu'elle voulut nous initier à son mystère.

Comment jusque-là les Juifs comprenaient-ils cette union étroite de l'âme juste avec Dieu, qui doit se consommer dans l'autre vie, après avoir commencé obscurément dès ici-bas? Nous trouvons quelques belles formules dans l'Ancien Testament, celle-ci par exemple : « Qu'ai-je dans le ciel en comparaison de toi? Sans toi je ne désire rien sur la terre... Pour moi mon bien est d'être près de Dieu (1). » Mais c'est surtout depuis la venue du Christ que de telles paroles sont bien comprises, profondément senties et répétées sans cesse avec complaisance. L'ensemble des Juifs ne savaient guère qu'une chose : Dieu avait fait alliance avec leur peuple; il avait adopté Israël. Malgré tout, un abîme séparait de Dieu ceux-là mêmes qu'il s'était choisis et qui portaient péniblement le lourd fardeau de sa loi.

Enfin Jésus est venu. Unis au Christ vitalement comme les sarments au cep de vigne, incorporés à lui qui est en vérité le Fils unique de Dieu, nous avons, par sa média-

(1) *Psalm.* LXXII, 25-28.

tion, accès auprès du Père. L'infinie complaisance que le Père lui porte se répand sur nous tous. « Père, dit-il, je veux que là où je suis, ceux que tu m'as donnés y soient aussi avec moi. » Fils adoptifs, nous sommes héritiers, héritiers de Dieu, cohéritiers du Christ. Malgré le mystère qui demeure forcément (car notre faible intelligence ne peut comprendre l'infini), comme notre destinée nous apparaît nette désormais !

Cependant, si nous sommes sortis des ombres de l'Ancien Testament, une grande difficulté reste encore. Notre âme est tellement prisonnière des sens! Ils ne la mettent en rapport qu'avec ce monde matériel où nous passons. Elle en est très impressionnée, encline à ne voir que les réalités terrestres. Le moment de la mort semble tout terminer pour nous. Il faudrait qu'en dépit des apparences l'âme de bonne volonté puisse évoquer sans trop de peine le monde invisible où nous entrons au sortir de l'épreuve d'ici-bas. Jésus encore y a pourvu. « Après la Passion qui l'avait conduit à la mort, il s'est montré plein de vie à ses apôtres, leur en donnant des preuves nombreuses, leur apparaissant pendant quarante jours (1). » Les disciples ne pouvaient s'y méprendre. C'était bien le même Jésus. Cependant il y avait un tel changement dans sa manière d'être! Ce corps, bien réel pourtant, et que l'on pouvait palper, était doué de propriétés admirables. Il apparaissait ou disparaissait instantanément. Il jouissait d'un don de pénétration qui lui permettait d'entrer, portes closes, dans les maisons. Les lois qui régissent la matière étaient modifiées pour lui. Naturellement l'esprit des disciples s'élevait vers un monde supérieur où la vie était autre et vers lequel Jésus tendait. « Dis à mes frères que je monte vers mon Père et votre Père... Dans la maison de mon Père il y a

(1) *Act.*, 1, 3.

beaucoup de demeures ; je vais vous préparer une place (1). » Un jour enfin les apôtres assistèrent à la scène de l'Ascension du Seigneur vers cet autre monde. Était-il possible de mieux faire pour orienter l'espérance chrétienne? Le ciel auquel nous aspirons, c'est le lieu où Jésus vit désormais. Autour de lui s'organise la société des élus, réunion d'âmes pour le moment, en attendant la résurrection des corps. Notre imagination elle-même a de quoi se fixer. Il sera possible de cheminer sur la terre, en demeurant déjà par la pensée et le désir dans la patrie éternelle. L'Église le dit en parlant de chacun de ses confesseurs : *In hâc peregrinatione solo corpore constitutus, cogitatione et aviditate in illâ æternâ patriâ conversatus est* (2).

Voilà donc comment Dieu s'est révélé à nous et nous a fait connaître notre destinée surnaturelle. Jamais le sentiment religieux de l'humanité n'avait subi une transformation aussi profonde ; et cela s'est accompli paisiblement, sans révolution violente, par le seul fait de l'Incarnation du Fils de Dieu qui mena si sincèrement au milieu des hommes sa vie humaine, en manifestant peu à peu sa divinité. A force de marcher dans sa lumière, les apôtres finirent par voir la vérité. Quand Jésus eut achevé son œuvre, au jour de l'Ascension, ils s'en allèrent, joyeux, pour accomplir leur tâche. Bientôt le premier martyr comparaissait devant le Sanhédrin. « Ayant levé les yeux au ciel, il vit la gloire de Dieu, et Jésus debout à la droite du Père. Et il dit : « Voici que je vois les cieux ouverts, et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu. » Les Juifs poussèrent alors de grands cris, en se bouchant les oreilles, et se jetèrent tous ensemble sur lui. Et l'ayant entraîné hors de la ville, ils le lapidèrent... Pendant qu'ils le lapidaient, Étienne

(1) *Joan.*, XX, 17 ; XIV, 2.
(2) Commun des confesseurs, 3e répons de Matines.

priait en disant : « Seigneur Jésus, recevez mon esprit (1). »

L'humanité revêtue par le Fils de Dieu a joué dans le monde des âmes le rôle du cristal qui, introduit dans un liquide en de certaines conditions, le cristallise tout entier autour de lui : « J'attirerai tout à moi », disait Jésus. Nous le verrons mieux encore quand nous aurons montré comment l'Incarnation a non seulement révélé Dieu à notre esprit, mais lui a aussi conquis notre cœur.

F.-D. Joret, O. P.

(1) *Act.*, VII, 55-59.

La contemplation et l'Eucharistie à l'école de la B^se^ Vierge, Mère de Dieu

Comme il y a trois degrés dans la charité et dans le don de sagesse, suivant que le chrétien est commençant, progressant ou parfait, ainsi il y a trois degrés dans la dévotion à Marie. Ils sont fort bien décrits par le Bienheureux Grignion de Montfort dans son beau livre *La Vraie Dévotion à la Sainte Vierge*, où le saint nous montre les rapports intimes de cette dévotion avec la contemplation et l'union divine.

Plusieurs se font illusion qui prétendent parvenir à l'union à Dieu sans recourir constamment à Notre-Seigneur Jésus-Christ; ils ne parviennent guère qu'à une connaissance philosophique, abstraite de Dieu, non pas à la connaissance savoureuse et vivante du don de sagesse; parfois ils s'endorment dans la somnolence des quiétistes qui voulaient aussi atteindre l'union divine sans la médiation de Jésus-Christ.

Une autre erreur, qui fut celle des protestants, est de vouloir aller à Notre-Seigneur sans recourir à Marie. Le B. Grignion de Montfort dit à ce sujet : « Même des docteurs parmi les catholiques, qui, faisant profession d'enseigner aux autres les vérités, ne vous connaissent pas, ni votre sainte Mère, si ce n'est d'une manière spéculative, sèche, stérile et indifférente. Ces messieurs ne parlent que

rarement de votre sainte Mère et de la dévotion qu'on lui doit avoir, parce qu'ils craignent, disent-ils, qu'on en abuse, qu'on ne vous fasse injure en honorant trop votre sainte Mère. S'ils entendent parler... de cette dévotion à Marie, d'une manière tendre, forte et persuasive, comme d'un moyen assuré sans illusion, d'un chemin court sans danger, d'une voie immaculée sans imperfection, et d'un *secret merveilleux, pour vous trouver* et *vous aimer parfaitement*, ils se récrient... et donnent mille fausses raisons pour prouver qu'il ne faut pas tant parler de la Sainte Vierge... ... Eux-mêmes, s'ils parlent de la dévotion qui lui est due..., c'est moins pour l'établir que pour détruire les abus qu'on en fait... (1) » Ils semblent croire, est-il dit ailleurs, que « Marie soit un empêchement pour arriver à l'union divine (2) ».

Le Bienheureux montre, au contraire, que toute l'influence de Marie médiatrice consiste à nous conduire à l'intimité du Christ, comme l'influence du Christ nous conduit à l'intimité du Père. Il y a un grand orgueil à vouloir se passer du recours constant aux deux grands médiateurs que Dieu nous a donnés à cause de notre faiblesse.

Marie, Mère de Dieu, atteint, par cette maternité divine, les frontières de la divinité, et touche à l'ordre d'union hypostatique; aussi lui devons-nous un culte d'hyperdulie, supérieur à celui dû aux saints, et immédiatement au-dessous du culte de latrie dû à Dieu et au Verbe fait chair. La plénitude initiale de grâce, que reçut la Mère de Dieu dès l'instant de sa conception immaculée, était supérieure à la grâce de tous les saints et de tous les anges réunis,

(1) *Traité de la Vraie Dévotion à la Sainte Vierge*, ch. II, a. 1, § 1, p. 46.
(2) *Ibid.*, ch. IV, a. 5, p. 131.

comme le diamant vaut plus à lui seul que toutes les autres pierres précieuses. Et depuis ce premier instant jusqu'à la mort de la Vierge, ce trésor initial de grâce n'a cessé de grandir en elle, selon un progrès uniformément accéléré; car chaque acte de charité, plus fervent que le précédent, doublait en quelque sorte ce trésor, selon une accélération analogue à celle de la chute des corps. Les corps tombent d'autant plus vite qu'ils se rapprochent davantage du centre qui les attire : de même les âmes se portent vers Dieu d'autant plus vite qu'elles sont plus près de lui ou plus attirées par lui.

Marie est aussi notre mère par son union au sacrifice de la Croix; elle nous a mérité d'un mérite de convenance, *de congruo*, toutes les grâces que le Christ nous a méritées au sens strict *de condigno*; et maintenant elle ne cesse de nous les distribuer. Comme elle est ainsi la médiatrice voulue par Dieu pour toutes les âmes, on s'explique que sans une grande union à Marie on ne peut arriver à une union intime avec Notre-Seigneur et à une parfaite fidélité au Saint-Esprit (1).

Au premier degré, ou chez les commençants, la dévotion à la Sainte Vierge consiste à la prier de temps en temps, en l'honorant comme la Mère de Dieu, à bien dire l'Angélus par exemple, et à recourir à elle pour triompher des tentations. Ainsi font beaucoup de chrétiens qui s'acquittent de leurs devoirs, en évitant le péché mortel, et en agissant plus par amour que par crainte.

Un deuxième degré consiste à avoir pour la Sainte Vierge des sentiments plus parfaits d'estime, d'amour, de confiance, de vénération; on prend par exemple l'habitude de réciter chaque jour le chapelet ou même le rosaire, en méditant les mystères joyeux, douloureux et glorieux, ce

(1) *Ibid.*, ch. 1, a. 3 fin, p. 27.

qui nous familiarise de plus en plus avec la vie de notre divin Modèle et de sa sainte Mère.

Un troisième degré consiste à se donner tout entier à Marie, en se consacrant à elle, pour être par elle pleinement au Christ. Ses fidèles serviteurs lui donnent leurs biens extérieurs pour qu'elle les préserve de tout attachement aux choses terrestres et leur inspire d'en faire le meilleur usage. Ils lui donnent leur corps et leurs sens, pour qu'elle les conserve dans une parfaite pureté. Ils lui consacrent leur âme, leurs facultés, leurs vertus, leurs mérites, et tous leurs biens spirituels présents et futurs.

Ce qui dans nos bonnes œuvres est incommunicable à d'autres, c'est-à-dire les mérites proprement dits, il convient de l'offrir à Marie, pour qu'elle nous le conserve, le fasse fructifier, et le fasse pleinement revivre, si nous venions à le perdre, en nous obtenant la grâce d'une fervente contrition.

Ce qui dans nos bonnes œuvres est communicable aux autres âmes, on le lui offre pour qu'elle en fasse bénéficier selon son bon plaisir les âmes les moins éclairées, ou les plus affligées et délaissées. Ce qui dans nos bonnes œuvres est communicable, c'est le mérite de convenance (*de congruo*), c'est la prière, c'est la satisfaction, ce sont les indulgences qu'on peut gagner. Offrir tout cela à Notre-Seigneur, par Marie, c'est entrer plus profondément dans le grand mystère de la Communion des Saints, c'est participer de plus en plus à la vie du corps mystique dont le Christ Jésus est la tête.

C'est aussi un chemin aisé, court, parfait et assuré pour arriver à l'union intime avec Notre-Seigneur, présent dans l'Eucharistie (1). C'est un chemin plus facile, car, dit notre Bienheureux (2), « on peut, à la vérité, arriver à l'u-

(1) Cf. B. Grignion de Montfort, *op. cit.*, ibid., ch. IV, a. 5, p. 131.
(2) *Ibid.*

nion divine par d'autres chemins; mais ce sera par beaucoup plus de croix et de morts étranges, et avec beaucoup plus de difficultés, que nous ne vaincrons que difficilement. Il faudra passer par des nuits obscures, par des combats et des agonies étranges..., mais par le chemin de Marie on passe plus doucement et plus tranquillement... Il est bien vrai que les plus fidèles serviteurs de la sainte Vierge, étant ses plus grands favoris, reçoivent d'elle les plus grandes grâces et faveur du ciel, qui sont les croix; mais... ils les portent avec plus de facilité, de mérite et de gloire,... parce que cette bonne Mère... confit toutes ces croix qu'elle leur taille dans l'onction du pur amour (1) ».

Marie, chose étrange, rend la croix plus facile à porter et l'épreuve plus méritoire. C'est plus facile parce qu'elle nous soutient de sa mansuétude, c'est plus méritoire parce qu'elle nous obtient la grâce d'agir avec plus d'amour, or c'est la charité qui est le principe du mérite. La Mère de Dieu méritait plus par les actes les plus faciles que tous les martyrs ensemble au milieu de leurs tourments, parce qu'elle mettait dans ces actes très simples une charité supérieure à la leur.

Ce chemin étant plus facile, on y marche plus promptement. On avance plus en peu de temps de soumission parfaite à Marie que dans des années entières d'appui sur soi-même (2); sous la direction de celle à qui le Verbe de Dieu fait chair a obéi, on marche à pas de géants (3). C'est enfin un chemin sûr, où l'on est plus que partout ailleurs préservé des illusions de l'imagination, du sentimentalisme, et de celles du démon. Dans la subordination des causes qui nous transmettent la grâce, la Sainte Vierge a son influence propre, elle calme notre sensibilité, pour disposer la partie supérieure de l'âme à recevoir avec plus

(1) *Ibid.*, ch. IV, a. 5, p. 119, 121. — (2) *Ibid.*, p. 122. — (3) *Ibid.*

de fruit l'action de l'humanité du Christ et celle même de Dieu.

*
* *

C'est pourquoi à l'école de la Bienheureuse Vierge, Mère de Dieu, on avancera beaucoup plus vite dans la contemplation des mystères du Christ, médiateur. Elle nous obtiendra, si nous la lui demandons, une intelligence toujours plus profonde des sept paroles prononcées par Jésus mourant, elle nous fera pénétrer le mystère de la Croix qui se perpétue sur l'autel pendant la sainte messe. Elle nous révélera toute la grandeur du sacerdoce du Christ, et tous les trésors cachés pour nous dans l'Eucharistie.

Sans avoir en effet jamais reçu le caractère sacerdotal, elle reçut la plénitude de l'esprit du sacerdoce, qui est l'esprit du Christ s'offrant pour nous sur la Croix, et continuant toujours à intercéder pour nous du haut du ciel, spécialement pendant la célébration incessante des messes qui se disent à la surface de la terre. Pensons à ce que devait être la messe célébrée par saint Jean devant Marie, qui revivait alors le sacrifice de la Croix, toujours gravé au fond de son cœur. Pensons à ce que devait être la communion de la sainte Vierge, dont l'âme se portait vers Dieu avec un élan d'amour surnaturel, qu'aucune faute vénielle ne retarda jamais, et qui à chaque minute devenait plus intense et plus généreux. L'âme de la Vierge est ainsi comme un diamant très pur qui reçoit tous les rayons et tous les feux de la grâce pour les faire arriver jusqu'à nous.

Demandons-lui de nous obtenir l'intelligence profonde du mystère de l'Eucharistie, de l'acte de dilection suprême par lequel le Christ médiateur s'est rendu substantiellement présent sous ces apparences pour rester toujours avec

nous, pour perpétuer son sacrifice jusqu'à la fin des temps et nous en appliquer incessamment les fruits. Alors cette médiation du Christ ainsi comprise nous conduira vraiment à l'intimité des Personnes divines qui habitent en nous.

En particulier à l'école de la Bienheureuse Vierge nous comprendrons le très grand enseignement de l'Eucharistie comme sacrement et comme sacrifice : Notre-Seigneur se donnant à nous en nourriture veut surtout augmenter notre charité, en rendant nos cœurs de plus en plus semblables au sien. Et comme *la sainte communion est une* PARTICIPATION *au sacrifice de la Croix perpétué sur l'autel*, par elle Notre-Seigneur veut nous faire *participer toujours davantage aux sentiments les plus profonds de son Cœur de Prêtre et de Victime*. C'est l'incorporation intime et progressive au Christ, tête de l'Église. Marie communia douloureusement au sacrifice de la Croix sur le Calvaire, et cette douleur subsistait encore, unie à une joie très pure et très haute, lorsqu'elle recevait la sainte communion des mains de saint Jean. On s'explique ainsi certaines communions douloureuses, qui unissent profondément certaines âmes au Cœur du Christ, Prêtre et Hostie ; c'est la prière et la grande souffrance du Christ qui passe par ces âmes, comme dans les membres très chers de son corps mystique. Le souverain Médiateur les associe au grand mystère de la Rédemption, ou à sa vie douloureuse, avant de les faire participer à sa vie glorieuse dans le ciel.

Pour avoir cette intelligence savoureuse de la médiation du Christ, de la valeur infinie de ses mérites, il convient de méditer souvent la messe du Sacré-Cœur, et celle récemment approuvée du Cœur Eucharistique de Jésus, qui a précisément pour but de rendre grâce pour l'acte de dilection suprême par lequel Jésus nous a donné l'Eucharistie. Les plus belles des invocations contenues dans les

litanies du Cœur Eucharistique nous montrent ce que doit être pour nous la contemplation de ce mystère, qui doit, par une ascension incessante, nous conduire à la contemplation du mystère suprême, celui de la sainte Trinité (1).

R. GARRIGOU-LAGRANGE, O. P.

(1) Cf. M. BERNADOT, O. P., *De l'Eucharistie à la Trinité.*

Aperçu général sur les cérémonies du culte [1]

Notre-Seigneur en instituant le saint sacrifice et les sacrements n'avait prévu aucune des cérémonies (2) qui devaient les accompagner ; il avait laissé à son Église, dirigée par l'Esprit-Saint, le soin d'inventer des rites, de composer des prières pour revêtir en quelque sorte l'action presque trop simple de la consécration. Nous assistons à ce travail dans les épîtres de saint Paul : il loue les fidèles qui se conforment à ses prescriptions, ajoute de nouvelles pratiques, se réservant de régler les détails à son arrivée (3). Qu'on ne s'étonne donc point de trouver une très grande différence entre la messe dite par saint Pierre au lendemain de la Pentecôte, très simplement sans doute, sans ornement, sans ministre, sans aucun appareil, et la messe pontificale aujourd'hui célébrée dans les grandes solennités par le pape où l'évêque. La messe est toujours la même : entre les rites de l'une et les grandioses cérémonies de

(1) Cette étude fait partie d'un ouvrage intitulé *La Prière de l'Église*, qui paraîtra prochainement à la librairie Letouzey.

(2) Le mot a été diversement orthographié, *ceremonia*, *cerimonia*, *cæremonia*, selon l'étymologie qu'on lui donnait et qui reste incertaine. On le fait venir du transcrit *karmon*, la chose faite ou la chose sacrée, de *Caere*, ville d'Étrurie où les Romains déposèrent leurs objets sacrés lors de l'invasion gauloise, de *Carimonia*, abstinence.

(3) Surtout I Cor., XI.

l'autre il y a continuité, développement d'un germe qui grandit conformément à sa nature, il n'y a pas changement proprement dit. La liturgie n'est pas une combinaison faite au hasard d'éléments divers, mais « l'épanouissement laborieux d'une doctrine unique empruntée à un certain nombre de matériaux (1) ». Le progrès se réalisa lentement en sept ou huit siècles au moins, par étapes successives : « Peu à peu, les habitudes devinrent des rites, les rites s'épanouirent en cérémonies de plus en plus imposantes et compliquées; en même temps, on arrêta le thème des prières et des exhortations; l'usage indiqua à l'officiant les idées qu'il devait développer et l'ordre dans lequel il devait les traiter. On fit plus tard un dernier pas en adoptant des formules fixes qui ne laissèrent plus rien à l'arbitraire individuel et aux hasards de l'improvisation (2). » Saint Jérôme donne à entendre qu'il existait de son temps un code de règles quand il montre Népotien empressé à les accomplir (3). Saint Grégoire le Grand nous est montré réglant les détails du culte (4). Toutefois, il admet encore que dans certains pays on conserve des coutumes particulières. Pendant longtemps en effet, non seulement en Orient, dont nous n'avons pas à nous occuper, mais même en Occident, il y a eu des formes très diverses avec le même fond commun.

La liturgie romaine, toujours prépondérante, finira par absorber tout à fait la liturgie gallicane et plus ou moins les liturgies milanaise et mozarabe. Il lui faudra à peu

(1) Newman, *Développement du dogme chrétien*, c. VIII. Il le dit surtout du dogme, c'est aussi vrai de la liturgie.

(2) Duchesne, *Origines du culte*, p. 54.

(3) « In omnes ceremonias pia sollicitudo disposita, non minus, non majus negligebat officium. » Ep. LX, *ad Heliod.*, 12, en 396, P. L., t. XXII, col. 596.

(4) Jean Diacre, P. L., t. LXXV, col. 94-176.

près neuf siècles pour se composer un culte, trouver, développer, supprimer... ; passé ce temps, on ajoutera peu de chose.

Origine. — L'Église a puisé pour cela un peu partout : 1° Dans la nature de l'homme d'abord et surtout, en donnant à ses gestes, inclinations, génuflexions, etc., un sens religieux, il y a en effet beaucoup de psychologie dans les cérémonies ; 2° en se servant des choses matérielles selon leur signification intrinsèque : la fumée de l'encens monte comme la prière, etc... 3° Elle a pris son bien chez les juifs et même chez les païens. Des juifs, l'Église chrétienne a conservé beaucoup de choses, l'office de la synagogue devient la messe des catéchumènes et probablement le premier noyau de l'office de la nuit, des psaumes sont restés à la même place. Loin de s'en étonner, à cause de l'hostilité croissante entre juifs et chrétiens, il faut convenir que le contraire était impossible. En effet, s'il y eut opposition entre les hommes, les deux religions n'en font qu'une. L'israélite converti continuait d'aller à la synagogue et à l'église, aux sacrifices du temple et à celui de l'autel ; plus tard des communautés juives passèrent tout entières à l'Église catholique, conservant leurs usages, qui agirent comme un ferment pour transformer le culte en voie de formation. Le premier évêque de Jérusalem, saint Jacques le Mineur, portait la tunique de lin comme le grand prêtre de l'ancienne loi, avait le droit d'entrer dans l'enceinte du temple réservée aux prêtres ; quinze de ses successeurs ont été juifs. Pendant quatre siècles environ, l'apport des rites juifs dans la liturgie chrétienne fut si grand, il y eut tant de ressemblance entre les deux cultes, que les papes interdirent la lecture du rituel de la synagogue aux chrétiens qui auraient pu confondre une religion avec l'autre.

Aux païens de langue grecque et latine, aux sectes gnos-

tiques et magiques, l'Église a pris aussi, davantage sans doute pour la musique, et il n'est pas aussi facile de le constater. Que de fois cependant, au lieu d'abolir radicalement tous les restes matériels des cultes idolâtres, elle s'est assimilé ce qu'ils contenaient de plus beau et de plus pur! Le christianisme paraît devoir aux cultes païens l'usage de l'eau lustrale, de l'encens, des lampes, de l'anneau de mariage, des ex-voto dans le sanctuaire, le symbolisme du feu nouveau. L'incrédule en profite pour assimiler la religion chrétienne aux religions païennes, il devrait plutôt admirer comment elle a tout transformé pour l'adapter à un autre objet : « Oui, dit saint Augustin (1), nous avons quelque chose de commun avec les païens, mais notre but est différent. » Brûler de l'encens devant une idole est idolâtre, en brûler en l'honneur du vrai Dieu est saint, vénérer une statue parce qu'elle représente un saint est bien, adresser ses hommages à elle seule est superstitieux parce qu'on substitue l'objet matériel à l'idée qu'il représente; dans le culte chrétien, on honore la réalité, dont les autres cultes ne sont que des contrefaçons.

Lente élaboration. — C'est la liturgie nourrie de toutes sortes d'emprunts, mais toujours restée fidèle à son origine, que l'on trouve dans les *Sacramentaires* ou autres écrits du IV^e^ et du V^e^ siècle. A cette époque elle est déjà riche de tant de biens qu'elle ne fera plus guère que laisser sur son chemin ce qui ne convient plus à sa marche triomphante. Au premier travail d'invention, d'élaboration, en succède un autre qui consiste à éliminer : ainsi beaucoup de formules des plus anciens sacramentaires sont abrégées ou disparaissent, changent de place, etc. Formules communes d'abord, elles se restreignent à telle fête, celle qui figurait à l'offertoire trouve asile dans le canon

(1) *Contra Faustum*, XX, 23, P. L., t. XLII, col. 587.

et réciproquement, les titres mêmes des prières ne restent pas les mêmes, la secrète d'aujourd'hui s'appelle *post oblata, post secreta*, etc... Il n'y a presque pas de formule qu'on ne retrouve à une autre place. Les recherches de l'érudit n'en sont pas simplifiées sans doute, mais le fidèle profite des trésors amassés par tant de générations. « La liturgie, tout en gardant certaines marques de terroir, est surtout une œuvre de marqueterie, une sorte de mosaïque où l'on retrouve des débris anciens de toute origine. Le prêtre ou le fidèle qui lit aujourd'hui les oraisons de son missel ne se doute guère que parfois dans une seule messe il répète des formules tirées du léonien, du gélasien, du mozarabe, des livres ambrosiens, gallicans ou celtiques, des liturgies grecques ou même de sources plus lointaines, comme la prière de saint Ephrem (1). »

Ce travail se devine en examinant de près les plus anciens sacramentaires, appelés léonien, gélasien, grégorien, que nous devons faire un peu connaître. Le sacramentaire ou *Liber Sacramentorum*, comme on lit en tête des recueils gélasien et grégorien, était le livre du célébrant, prêtre ou évêque et ne contenait que ce qu'il devait réciter : oraisons, préface, canon de la messe. Ce qui devait être lu ou chanté par les autres ministres était écrit dans d'autres recueils : antiphonaire, lectionnaire, évangéliaire, etc.

Le sacramentaire léonien est le plus ancien de tous, l'original remonterait à l'époque de saint Léon (440-461), de Félix III (526-530) ; on ne peut le faire descendre plus bas que saint Grégoire († 604). Il nous est connu par un manuscrit du VI^e^ ou VII^e^ siècle qui se trouve à la bibliothèque du chapitre de Vérone. Malheureusement il lui manque les trois premiers mois de l'année et une partie d'avril,

(1) D. Cabrol, *Origines*, p. 24.

par conséquent ce qui serait plus important, le temps du Carême et de Pâques. C'est moins un livre liturgique officiel qu'un recueil de pièces fait assez maladroitement par un particulier. Ainsi, il y a jusqu'à douze messes pour un seul saint, les préfaces sont des plaidoyers pour les uns, des réquisitoires contre les autres, contre les ascètes par exemple, comme on verra plus loin; elles renferment des allusions aux malheurs des temps, par exemple au siège de Rome par les Goths en 537, où les habitants virent moissonner par l'ennemi le fruit de leurs travaux. On y a entassé sans beaucoup d'ordre des pièces très diverses d'ordre et de facture. Il représente toutefois la forme la plus ancienne de la liturgie romaine, c'est un arsenal où puiseront les générations futures, notre missel actuel n'a pas moins de 175 pièces qui lui sont empruntées et toutes ses préfaces ont été éliminées. Il y a dans ses oraisons de la précision, de la vigueur, de l'originalité.

Dans le gélasien, nous avons bien un livre romain vraiment liturgique, mais qui a subi plus d'une retouche dans le sens gallican. Le plus ancien manuscrit connu provient de la Gaule, où il fut copié sans doute pour l'abbaye de Saint-Denis, à la fin du VII^e^ ou au commencement du VIII^e^ siècle (Mgr Duchesne dit entre 628 et 731 parce qu'on y trouve certaines fêtes antérieures à 628 et qu'on n'y trouve pas encore les messes des jeudis de Carême instituées par Grégoire II (715-731). Il est beaucoup mieux ordonné que le léonien et divisé en trois livres : 1° la messe et les autres offices de l'année; 2° messes pour le propre des saints; 3° messes votives avec un certain nombre de messes pour les jours de la semaine. L'attribution à saint Gélase (491-496) n'est pas autrement fondée. Le *Liber Pontificalis* lui accorde seulement des formules analogues à celles qu'on trouve dans un recueil de ce genre, et Walfrid Strabon (IX^e^ s.) dit seulement qu'il a mis en

ordre des pièces composées par d'autres ou par lui-même : cela a suffi sans doute pour qu'au IX^e^ siècle, époque où il était très répandu en Gaule, on lui donnât le nom de Gélase, ne fût-ce que pour le distinguer du sacramentaire envoyé par le pape Hadrien et que l'on appelait grégorien. Il reste là-dessus bien des incertitudes. Son contenu aussi est trop mélangé pour qu'on puisse reconstruire avec ces éléments les pratiques romaines d'un âge plus reculé.

L'origine du sacramentaire grégorien a été également fort discutée surtout au siècle dernier, mais on ne conteste plus guère aujourd'hui l'attribution à saint Grégoire le Grand (590-604), qui selon l'expression de Jean Diacre (872) a retranché beaucoup du recueil gélasien, changé certaines choses, ajouté quelques-unes. Le grand pape y a mis ainsi la marque de son génie, de l'ordre et de la discrétion, une seule collecte pour chaque messe, les préfaces et variantes du canon très nombreuses dans le gélasien sont réduites à celles de notre missel, sauf une ou deux exceptions. Ce sacramentaire ne contient que les messes des jours de grande fête ou de station solennelle, c'est le livre du pape pour les cérémonies qu'il préside ordinairement. Aussi, quand le pape Hadrien l'eut envoyé à Charlemagne (entre 784 et 791), fut-il trouvé insuffisant et en le copiant (les exemplaires furent tout de suite très nombreux) on y ajouta. De sorte que le mot sacramentaire grégorien peut désigner : 1° le recueil fait par saint Grégoire lui-même; 2° le livre envoyé 200 ans plus tard par Hadrien à Charlemagne et qui contient des fêtes ajoutées pendant cette période comme celle de saint Grégoire lui-même, certaines fêtes de la sainte Vierge; 3° le même livre avec les additions postérieures faites en Gaule, sans doute par Alcuin. Mgr Duchesne pense qu'il n'existe plus un exemplaire pur de tout mélange et de tout complément (1).

(1) Sur ces sacramentaires, voir Duchesne, *Origines du culte*, p. 120

Le plus fort du travail est fait au IX^e^ siècle; on a trouvé la *formule* définitive, l'*attitude* à prendre pour la réciter, le *geste* convenable pour la souligner et la faire valoir; l'*attitude*, on prie debout ou à genoux, incliné ou prosterné tout à fait, mains jointes ou étendues. Tout cela est bien réglé selon les temps et aussi les formules. Au temps pascal, pour marquer la joie et rappeler la résurrection de Notre-Seigneur, on récite debout ce que durant le Carême on dit à genoux. On se met à genoux pour marquer la crainte, le respect, la soumission, la pénitence... On reste debout pour l'évangile, le canon, etc.

Pour donner à la parole toute sa valeur et l'animer, on y joint les *gestes* : le signe de croix, est de tous le plus employé, le plus important, le plus expressif; après, il y a les inclinations, les génuflexions, quelquefois les prostrations, l'encensement, le baiser de paix... Le prêtre étend les mains sur l'hostie, lève les yeux au ciel en la prenant, en commençant certaines prières, il baise l'autel, etc... Dans les sacrements et les bénédictions il y a les exorcismes, l'imposition des mains, l'onction, l'emploi de divers éléments, l'eau, la cendre, le sel, l'huile, le vin, etc.

Signification symbolique. — Il fallait énumérer ces diverses cérémonies, ne fût-ce que pour donner une idée de leur nombre, de leur variété, attirer sur elles l'attention de l'esprit. Elles ont pour but, selon saint Thomas, d'exciter la dévotion, d'instruire, d'entraver la puissance du démon (1). Toutes ne l'atteignent point de la même façon; si l'on y regarde bien, on peut les diviser en trois catégories : 1° Celles qui ne tendent qu'à entourer le sacrifice de plus de respect ou de convenance : le prêtre doit marcher

et suiv.; Baudot, *le Missel romain*, t. I, p. 53; *Dict. d'Arch. et de Lit.*, art. ALCUIN, t. I, col. 1084.

(1) *S. Theol.* III^a^, q. 76, art. 10.

les yeux baissés, il met la main gauche sur la poitrine lorsqu'il se signe, se tourne vers le peuple pour saluer et bénir... 2° D'autres sont vraiment des actes du culte et l'expression de sentiments religieux : inclinations, génuflexions... Elles peuvent être accomplies ailleurs... on s'incline devant ceux qu'on respecte, on se prosterne devant un grand de la terre, elles prennent un sens religieux du fait de leur présence à la messe, dans les sacrements elles traduisent le sentiment religieux déjà existant et le développent.

3° Enfin quelques-unes ont un but spécial, elles ont été inventées pour leur signification symbolique, elles doivent nous rappeler les mystères de la foi, de la vie chrétienne : mélange de vin et d'eau à l'offertoire, extension des mains sur les espèces à *Hanc igitur*, fraction de l'hostie consacrée pour marquer la séparation par la mort du corps et de l'âme de Notre-Seigneur, le mélange des espèces pour signifier la résurrection... A cette catégorie appartiennent les signes de croix, les lumières, l'encens, etc...

Évidemment, une telle classification ne peut avoir rien d'absolu, il ne faut pas restreindre à une catégorie ce qui convient à deux ou même peut rentrer dans les trois. L'esprit de système ici est tout à fait déplorable. Le moyen âge, sans y penser, avait son système : il voulait voir des symboles partout, dans la liturgie tout avait une signification mystique. Ses auteurs ne sont jamais en peine d'en trouver, et Dieu sait s'ils ont eu l'imagination féconde : ils n'ignorent rien, ne doutent de rien, le moindre geste a tout de suite trois ou quatre raisons d'être. Il y en a tant qu'il n'est guère possible que chacun n'en trouve pour tout ce qui lui plaira. Durand de Mende († 1296) est sans doute le principal représentant de cette école (1). Amalaire,

(1) Durand de Mende ou Guillaume Durand (1237-1296) est un des

Honorius d'Autun, Jean Beleth, Bérold, Innocent III, le précédent où le continuent avec aussi peu de critique. Le régime fleurit encore au XVII^e siècle, et M. Olier ne cherche pas autre chose dans les cérémonies de la grand'messe que des explications mystiques. Inutile de dire que Bossuet est beaucoup plus exigeant. Par réaction contre le symbolisme à outrance, au XVIII^e siècle, quelques-uns ne

auteurs liturgiques les plus célèbres du moyen-âge. Né à Puimisson près de Béziers, il fut élève de Henri de Suse († 1272), enseigna le droit à Bologne. Nommé auditeur de Rote par Clément IV, il fut envoyé au concile de Lyon (1274) par Grégoire X, qui le fit gouverneur du patrimoine de Saint-Pierre. Il fut nommé en 1287 évêque de Mende. Il écrivit, outre plusieurs ouvrages de droit, le *Rationale divinorum officiorum* (1284), que Montalembert appelle *le code le plus complet de la liturgie* (Préface de *Sainte Élisabeth*). On peut appeler son *Rational* l'encyclopédie liturgique du XIII^e siècle. Il réunit en effet les nombreux documents épars avant lui dans une foule d'auteurs, Pères, Docteurs, savants de toutes sortes. Pour donner l'idée de sa vogue au Moyen-Age et dans les temps modernes, disons que depuis la seconde moitié du XV^e siècle jusqu'à la fin du XVII^e il eut plus de 90 éditions, fut traduit dans toutes les langues, sauf en français (il le fut cependant en 1854 par C. Barthélemy, 5 vol. in-8°). C'est le premier ouvrage imprimé en caractères de métal à Mayence en 1459. Il reste très utile pour connaître l'ordre et l'économie de la liturgie de son temps. Durand sait beaucoup, mais il ne faut pas lui demander de critique au sens moderne du mot. On y trouve parfois les plus belles choses, mais aussi un symbolisme exagéré, et parfois des considérations extravagantes. On en jugera par les quelques citations que nous avons faites. Pour les juger avec justice, il faut le remettre dans son milieu, au siècle de la *Légende dorée*, de saint François d'Assise, etc... — Albert le Grand, son contemporain, réagissait déjà contre de telles tendances. Dans son traité *De sacrificio Missæ*, il décoche plus d'un trait au pieux auteur du *Rationale* : « De telles explications ne valent rien pour moi. Je ne crois pas cela, et j'en souris. — Je passe de telles explications », etc... (Voir D. L. B., *Quest. liturg.*, t. VI, p. 244). Il a aussi composé pour son église de Mende un *Pontifical* dont procède directement le pontifical romain encore actuellement en usage. Piccolomini, qui avec Jean Burchard donna au XV^e siècle la première édition du pontifical Romain, déclare qu'il a pris pour base le pontifical de Durand en le mettant d'accord avec l'usage du siège apostolique ; il en conserve la division en trois parties, etc. (Voir Batiffol, *Études de liturgie*, p. 10).

veulent plus voir qu'une raison à la formation des cérémonies. Claude de Vert, trésorier de l'abbaye de Cluny, esprit original et ingénieux, mais subtil et aventureux, a donné son nom au système qui pour expliquer les cérémonies *n'admet que* des raisons d'ordre naturel... Vous prétendez, dit-il, que l'encens a été employé pour marquer l'adoration, la prière... point du tout, ce fut pour chasser les mauvaises odeurs dans les assemblées ; de même les cierges n'ont qu'une raison d'être, ils servent à éclairer, on s'en est servi pour cela dans les catacombes et l'on a continué en plein jour ; l'eau est employée pour le baptême, cela provient de l'usage de laver les enfants à leur naissance, etc. Supprimant tout le travail du passé avec son symbolisme quelquefois exagéré, il manque complètement le but en le dépassant, d'un excès il tombe dans un autre plus grave et plus choquant, il saute aux yeux que son *système* est faux bien que plusieurs de ses remarques soient justes. Le P. Lebrun, de l'Oratoire, dont l'*Explication littérale, historique et dogmatique des prières et des cérémonies de la messe suivant les anciens auteurs et les monuments de la plupart des Églises* (1716) reste une des meilleures et peut-être jusqu'ici la meilleure, réfute sagement Claude de Vert dans sa préface et fait entrer les études liturgiques dans leur vraie voie. Longuet, mort évêque de Soissons, avait déjà répondu à Claude de Vert : *Du véritable esprit de l'Église dans l'usage des cérémonies ou réfutation de D. de Vert* (1709, 2e édition, 1732) fait voir mieux encore les exagérations de cette école et sa fausseté. Du reste, il faut être aveuglé par l'esprit de système pour nier que, dans l'ancienne loi, bien des choses avaient été prescrites par Dieu pour leur signification mystique ; l'Église en a gardé, en a imaginé d'autres. Savoir si le symbole a été la cause de telle cérémonie ou si le fait historique a précédé n'est pas chose facile, d'autant qu'il ne faut

pas prétendre tout expliquer. Innocent III le disait déjà au XIII[e] siècle : « Nous ne pouvons pas toujours donner la raison de tout ce qu'on introduit dans les rites sacrés, je crois cependant que dans ces rites sont cachés de profonds mystères (1). » Le moyen âge s'est souvent écarté d'une règle si sage. Les auteurs modernes en sont mieux persuadés ; très savants, infatigables chercheurs, ils se résignent à ignorer quelque chose, et grâce à cette modestie ils font des découvertes vraiment inattendues. Avec eux, il faut arriver à ces conclusions : 1° Il y a des cérémonies qui n'ont d'autre cause que la nécessité, la convenance ou l'utilité. On transporte le missel du côté de l'évangile à l'offertoire parce que autrefois il gênait pour déposer les offrandes. Les explications mystiques données par les auteurs ne sont pas fondées.

2° D'autres, et ce sont les plus nombreuses, ont commencé pour une raison de nécessité ou de convenance et ont pris un sens mystique, en ce sens que le symbole est venu idéaliser un rite d'utilité pratique, y surajouter une valeur d'enseignement et de prière. Il est très sage de l'admettre, surtout lorsque l'Église l'accepte officiellement. Ainsi le cordon est pris pour serrer l'aube à la ceinture, l'Église le propose comme un symbole de chasteté ; le prêtre se lave les mains après avoir touché les offrandes, cela lui rappelle qu'il doit purifier son âme, etc.

3° Quelques-unes, rarement cependant, ont été instituées tout exprès pour rendre une pensée ; les premiers chrétiens, souvent païens convertis, autrefois adorateurs des idoles, avaient besoin qu'on élevât souvent leurs désirs, on tâchait de leur rappeler par tous les moyens l'idée de détachement de ce monde. Nous savons par saint Ambroise qu'on fait tourner le catéchumène au moment de son baptême

(1) *De sacr. altaris mysterio*, VI, 9, P. L., t. CCXVI, col. 911.

vers l'Occident pour qu'il renonce à Satan, une fois baptisé il se tournait vers l'Orient pour adhérer à Jésus-Christ, le néophyte portait une robe blanche, symbole de la pureté qu'il devait garder, le prêtre met la main sur les offrandes à *Hanc igitur* pour désigner la victime comme faisait le prêtre de l'ancienne loi, les cérémonies solennelles qui accompagnent la lecture de l'Évangile doivent en inspirer le respect...

Quelquefois une circonstance fortuite, la négation d'une vérité, font naître une cérémonie. Les ariens prennent prétexte de ce que l'oraison est adressée au Père par le Fils, *Per Christum Dominum nostrum*, pour nier la divinité du Christ : aussitôt apparaît la seconde conclusion, *qui vit et règne dans les siècles des siècles*. Les erreurs pélagiennes amènent un continuel appel au secours divin, et le verset *Deus adjutorium* se multiplie. On éprouve le besoin d'occuper les fidèles pendant qu'on entre, qu'on recueille les offrandes, que l'on communie : on chante l'Introït, l'Offertoire, la Communion. Parfois la cause qui a introduit le rite a disparu, le rite demeure : il n'y a plus lieu de soulever la chasuble pour aider le pontife depuis qu'elle est échancrée, on continue de le faire par respect ou par habitude. Il est intéressant de voir le symbole en train de se former sur un fait tout naturel. Ainsi il faut couvrir le calice pour empêcher que rien n'y tombe. Le Micrologue (17) nous dit, sans s'apercevoir de sa naïveté : « Jusqu'ici on couvrait le calice par précaution, maintenant c'est davantage par mystère qu'on le fait (1). » La raison pour laquelle on couvre le calice est toujours la même, l'auteur

(1) Le *Micrologue*, P. L., t. CLI, col. 988, est un ouvrage écrit au XI[e] siècle, sans doute à l'époque du pontificat de saint Grégoire VII (1073-1085). Il contient une description très exacte de la liturgie romaine à son époque et dans la période précédente. L'auteur, qui paraît avoir connu particulièrement le grand Pape, note le soin avec lequel celui-ci, « élevé dès sa jeunesse à Rome, a étudié les usages et les traditions liturgiques de l'Église romaine ». Ces usages sont

du Micrologue n'y peut rien. Cet exemple suffit entre mille autres pour montrer qu'on a dû supprimer beaucoup dans ces inventions des âges précédents. L'Église romaine, maîtresse de vérité, maîtresse de dignité, de discrétion, de gravité, n'a jamais admis officiellement que quelques-unes de ces explications ; quand elle a adopté un usage gallican ou autre, elle a supprimé tout excès, excès de splendeur, excès de vulgarité, en tout elle a gardé une sage mesure. Il ne reste plus qu'un magnifique édifice, grandiose dans sa simplicité, dans lequel la piété des fidèles peut s'abriter et grandir. Il est curieux de comparer la scène du jugement dernier directement empruntée à l'Évangile, que les artistes byzantins ont composée en mosaïque dans le tombeau de Galla Placidia à Ravenne, avec les représentations monumentales que le moyen âge en a faites au portail de ses cathédrales. A Ravenne au V^e^ siècle, le Christ est représenté en petit berger séparant les brebis et les boucs ; dans nos cathédrales c'est un roi puissant qui exerce rigoureuse justice ; au fond c'est toujours la même scène, seulement, entre le V^e^ et le XIII^e^ siècle, l'Église dans la personne de ses évêques a figuré aux cérémonies de la cour d'Orient et d'Occident, elle a donné à ses édifices plus d'ampleur, plus de solennité à son culte, dans tout ce développement merveilleux, elle reste fidèle à

l'objet des travaux du *Micrologue*, et il les donne comme types. On l'a attribué quelquefois à Yves de Chartres († 1116). D. Morin paraît avoir indiqué le véritable auteur, l'historien Bernold de Constance, le meilleur liturgiste de cette époque et peut-être du Moyen-Age, qui l'écrivit, semble-t-il, sans le destiner à la publicité, pour ses frères en religion moins instruits. Il a une grande dévotion pour l'Église romaine. « Certes, dit-il, nous devons cette pure obéissance à tous nos pères spirituels, mais bien plus encore au Siège apostolique qui est la tête et la source de toute la religion chrétienne » (*Micr.*, XXV). — « C'est d'elle que nous devons apprendre ce que nous avons à faire, elle dont nous avons reçu la forme de toute la religion chrétienne » (*Micr.*, LIV). Voir *Dict. d'Archéol. et Lit.*, au mot Bernold de Constance, t. II, col. 817, et les articles de D. Morin dans la *Revue bénédictine*, année 1891.

son origine, elle honore toujours le même Dieu fait homme, né dans une étable et mort sur une croix, qui a voulu une salle grande, bien ornée pour y instituer la sainte eucharistie. Puissions-nous comprendre comme il convient les *gestes* qu'elle nous fait faire, les *attitudes* qu'elle nous fait prendre, les *formules* qu'elle nous fait réciter : « O Dieu, qui par un ordre merveilleux de votre providence, avez voulu vous servir des choses même insensibles pour exprimer l'admirable économie de notre salut, éclairez les cœurs fidèles de vos serviteurs et faites qu'ils comprennent à leur avantage le mystère représenté dans l'action de ce peuple (1)... »

A. Molien,
Prêtre de l'Oratoire.

(1) Oraison du dimanche des Rameaux à la bénédiction des palmes. Tout a été dit sur le respect, la piété avec lesquels on doit accomplir les cérémonies, y assister. Rappelons seulement à ce sujet quelques usages du temps passé : « Certaines églises cathédrales et collégiales ont voulu autrefois que le prêtre qui devait officier pendant la semaine la passât entièrement en retraite. Tout le chœur le conduisait en procession le samedi soir dans un appartement particulier d'où il ne sortait que pour la messe et les autres offices. On avait même, en quelques endroits, engagé le diacre et le sous-diacre au même recueillement. Au XVIII[e] siècle, il ne restait plus que quelques vestiges de ces pratiques si édifiantes. A l'abbaye de Saint-Claude, le semainier ne sortait point du cloître et gardait l'abstinence complète de la viande tout comme durant le carême ; chez les chartreux, il ajoutait à ces pratiques celle de réciter la Passion de Jésus-Christ ; à Paris il le faisait en étole auprès de l'autel avant de commencer la messe. Les statuts de l'église Saint-Etienne de Sens exigeaient de l'hebdomadier la retraite complète, car, disaient-ils, il est médiateur entre Dieu et le peuple » (*Quest. lit.*, t. II, p. 113, *Voyages liturgiques en France* par le sieur de Moléon, p. 173-174). — Sur la participation effective des fidèles aux saints offices, citons seulement ce que saint Augustin écrivait vers l'an 400 : « Le seul temps où les frères réunis dans l'église ne doivent point chanter est quand on lit, quand on prêche, quand l'évêque prie à haute voix, ou que le diacre annonce la prière commune. Dans les autres instants, je ne vois pas ce que les chrétiens peuvent faire de plus utile, de plus saint que de chanter les psaumes. » (*Lettre à Januarius*, LV, 34.)

LES MAITRES ET LES MODÈLES

Les Bienheureux Frères Convers de l'Ordre de Saint-Dominique

La diffusion de la Vérité est la vocation du Frère Prêcheur ; nul ne peut se dire dominicain s'il ne sent brûler en son cœur la flamme de l'apostolat. La Constitution ordonne la vie entière du religieux au salut des âmes : prières, pénitences, études, prédications, labeurs, privations, convergent au même but.

Est-ce donc que la famille de Saint-Dominique ne compterait dans ses rangs que de savants théologiens et d'intrépides missionnaires ? Non. Elle a recruté des saints jusque dans la phalange modeste de ses frères convers, et c'est de ceux-ci que nous voudrions esquisser brièvement la physionomie.

Le frère convers dominicain est un véritable religieux ; il n'est pas pour les Pères un pur auxiliaire, encore moins un serviteur : c'est un frère dans toute la force du terme. Il ne peut, il est vrai, aspirer au sacerdoce, car il n'a pas fait les études nécessaires ; mais, consacré à Dieu par les mêmes vœux que le religieux de chœur, il est, au même titre, l'enfant du Père commun et participe de plein droit aux privilèges surnaturels de la famille dont il est membre.

C'est assez dire que, lui aussi, doit être apôtre. Et non pas apôtre, pour ainsi dire, par procuration, du fait que, déchargeant les prédicateurs du souci de la vie matérielle, il leur permet de se consacrer plus absolument à leur ministère. Son rôle est plus élevé. Il ne coopère pas que de seconde main à la diffusion de la vérité : tout ce qu'il fait, du matin au soir, est offert à Dieu dans cette intention. Caché au fond de son couvent, il ne dénombrera pas les âmes rachetées par sa prière, par ses pénitences ou par son travail, — ce travail qui, à la lumière de la foi, est en même temps une prière ininterrompue et une pénitence continuelle, — mais son action n'en sera pas moins féconde (1).

On raconte que, à la vue des foules empressées à l'entendre, un prédicateur fut tenté de vaine gloire. Dieu, pour le remettre dans le droit chemin, lui montra l'humble frère convers, son compagnon, qui, assis sur la dernière marche de la chaire et égrenant son chapelet, lui obtenait les secours divins pour toucher les cœurs endurcis. Si ce n'est là qu'une légende, son sens, du moins, n'échappera à personne.

Le monde ne comprendra jamais rien à cette vocation d'oubli de soi, de pauvreté volontaire, d'obéissance monotone, de labeur acharné. Pour lui, celui qu'il appelle d'un ton de mépris « le frère lai » est le type achevé du ridicule, tandis qu'en réalité c'est un homme de haute valeur morale, possédé de la belle passion de choisir en tout le moindre, et de se sacrifier silencieusement pendant une vie entière, afin de coopérer à la rédemption du Christ. N'en déplaise à l'incompréhension du monde, il n'est pas d'époque ni de

(1) On a dit que sainte Thérèse, par sa vie d'immolation et d'oraison, avait converti plus d'âmes que saint François Xavier, l'apôtre des Indes.

latitude où cet idéal n'ait séduit des cœurs généreux, et partout les frères convers sont pour les prédicateurs un réel soutien ; partout ils sont, malgré leur modestie personnelle, conscients de l'appoint fourni par leurs mérites à la somme de grâces du couvent. Quand la vieillesse ne leur permet plus de travailler, ils prient davantage, ils édifient ; on en voit user des droits conférés par une longue vie et donner des conseils aux novices ou même aux jeunes Pères. C'est ainsi que, lorsque Razzi entra au couvent de Saint-Marc, à Florence, en 1549, il s'y trouvait un vieux frère convers regardé comme un saint par toute la communauté, Frà Niccolò delle Calvane, appartenant à une famille illustre : par humilité, il n'avait pas accepté d'être revêtu du sacerdoce. Son influence était grande ; on admirait ses vertus, on aimait sa bonté, on souriait de sa fine malice toscane, voilée sous les dehors d'une naïveté voulue. Son habitude était, lorsque les novices quittaient le noviciat pour la communauté, de leur donner une corde ou une chaîne de fer et de leur en expliquer ainsi l'emploi : « Mes chers Frères, leur disait-il, voici de quoi lier la dévotion qui vous a été enseignée au noviciat. Tenez-la bien ferme, sans quoi vous la perdrez au contact du monde, quand vous ne serez plus sous le gouvernement du Père Maître (1). »

Les annales de l'Ordre contiennent à chaque page des récits sur les anciens frères convers où la plus ravissante simplicité s'allie aux plus solides vertus ; nous nous bornerons à parler ici de ceux auxquels l'Église à décerné le titre de Bienheureux. Le premier en date est Simon Balacchi, né près de Rimini, sur les bords de l'Adriatique, vers le milieu du XIII^e^ siècle. De bonne heure il embrassa le métier des armes et s'abandonna à toutes les passions, mais

(1) Seraf. Razzi, *Vite dei Santi e Beati*. Palermo, 1605, p. 300.

à vingt-sept ans, après une conversion éclatante, il demanda l'habit de frère convers au couvent de sa ville natale. Le prieur lui confia le soin du jardin, qu'il cultiva pendant trente ans. Sa vie fut celle d'un pénitent héroïque et ne se démentit jamais. Il prit pour devise ce précepte des Constitutions : « Les frères convers sont reçus pour vaquer aux emplois extérieurs et corporels ; ils doivent manger leur pain à la sueur de leur front (1). » Continuellement repris du souvenir de ses fautes passées, Simon ne songeait qu'à les expier et, dans ce but, ajoutait un nombre infini de mortifications volontaires aux fatigues inhérentes à son emploi. Les exemples qu'il avait eus sous les yeux pendant sa vie de soldat lui avaient inspiré à la fois l'horreur du péché et la compassion pour les pécheurs, le zèle pour leur salut et la soif de réparer en leur nom devant l'amour infini. Dieu lui avait octroyé le don des larmes. Nuit et jour il pleurait sur la perte des âmes, au point de devenir aveugle et d'endurer de cruels maux de tête. Ses travaux et ses pénitences lui ayant occasionné plusieurs autres infirmités, il ne put bientôt plus quitter son misérable grabat. Jamais on ne l'entendit se plaindre. Il priait sans se lasser, comme une prière vivante, malgré ses souffrances et les vexations des démons.

Le don des miracles récompensa de si rares vertus. De toutes parts on venait se recommander aux prières du frère Simon, et lorsqu'il mourut, le 3 novembre 1319, le peuple lui décerna spontanément le titre de saint, en se partageant ses vêtements comme des reliques. Pendant cinq cents ans son culte fut ininterrompu ; plusieurs translations furent faites de ses restes afin, chaque fois, de leur donner une sépulture plus honorable ; enfin, en 1817, Pie VII éleva

(1) Constit., Dist. II, c. XV, A.

sur les autels le pauvre frère jardinier du couvent de Rimini (1).

*
* *

Autre est la physionomie du Bienheureux Jacques d'Ulm. Celui-ci est un héros de l'obéissance. Né en 1407 dans la ville dont il a gardé le nom, il reçut de ses parents une solide instruction religieuse et surtout une excellente formation de la conscience. A vingt-cinq ans, il fit le pèlerinage de Rome : épris des beautés artistiques de la Ville éternelle autant que de ses beautés religieuses, il aurait désiré s'y fixer, mais la privation de toute ressource pécuniaire le contraignit à s'engager dans l'armée d'Alphonse V, roi d'Aragon, de Sicile et de Naples (2). Pour ses compagnons, plus souvent recrutés parmi les bandits que parmi les honnêtes gens, le pillage était une institution reconnue. Jacques, dans la droiture de sa conscience, ne pouvait accepter sa part du butin, et, en présence de ses scrupules, les lazzis et les sarcasmes pleuvaient sur lui drus comme grêle. Un jour, se faisant un jeu de sa candeur, ses camarades lui offrirent un repas dont les éléments avaient été dérobés : bien qu'il n'eût rien à se reprocher, il conçut une grande tristesse de ce qu'il regardait comme une faute et quitta la compagnie franche dont il faisait partie depuis quatre ans. Pendant cinq autres années, Jacques demeura au service d'un jurisconsulte de Capoue, puis il songea à rentrer dans sa patrie.

Comme il traversait Bologne, il retrouva d'anciens compagnons d'armes qui le pressèrent de se rengager en

(1) Leandro Alberti, p. 160. — Razzi, p. 343. — Mich. Pió, P. I, l. I — Marchese, *Diario*, VI, 5.

(2) Il prit part au combat de Ponza où, en 1435, les Génois battirent Alphonse V et le firent prisonnier.

même temps qu'eux. Il allait, quoiqu'à regret, céder à leurs instances, lorsque, dans l'église Saint-Dominique, il se sentit pressé intérieurement de se donner à Dieu. Le prieur, le Père Nicolas Carbonnel, se trouvait à ce moment dans l'église : Jacques se jeta à ses pieds et lui demanda de l'admettre comme postulant convers. Pourvu d'une certaine instruction, il aurait pu prendre rang parmi les religieux de chœur, mais son humilité s'y refusa. Cette vertu, que déjà il aimait et pratiquait au seuil du cloître, fut précisément la seule que son Père Maître s'appliqua à développer en lui. Celui-ci, en homme expérimenté, pensait qu'un novice humble acquerrait bientôt d'autres vertus, et certes, dans le cas présent, il ne se trompait point. De la meilleure foi du monde, Jacques se regardait comme le dernier du couvent; chaque matin il se préparait à être, avant le soir, chassé honteusement.

Bientôt, il fit des guérisons miraculeuses, tant il est vrai que la prière de celui qui s'humilie pénètre les cieux; mais la vénération publique était un tel supplice pour le bon frère, qu'il obtint la permission de se retirer de plus en plus dans la solitude et le silence.

L'aptitude de Jacques aux arts mécaniques était remarquable : merveilleusement adroit à travailler le bois et le fer (1), il était encore un véritable maître en l'art de peindre les vitraux. Par ses talents, il se rendit très utile à l'Ordre et en vint à consacrer la majeure partie de ses journées aux occupations dans lesquelles il excellait. Il forma même un élève, Frà Ambrogino, qui plus tard fut son premier historien. Il orna de vitraux l'église Saint-Dominique, celle de San Petronio et l'oratoire du palais Bentivoglio ; malheureusement, il nous reste fort peu de

(1) La ferronnerie d'art et la marqueterie de bois (*intarsia*) étaient florissantes en Italie, surtout à Bologne et à Sienne. C'était l'époque des belles stalles ouvragées.

ses œuvres : un petit panneau en mauvais état à Saint-Dominique, un autre, plus grand et mieux conservé, à San Petronio.

La réputation du dominicain artiste était étendue, les commandes affluaient. Cependant, bien qu'il aimât son art d'un véritable amour et lui donnât tout son temps, Jacques n'y apportait ni empressement trop humain, ni préoccupation nuisible au recueillement, ni attachement à sa volonté propre. L'humilité lui avait enseigné l'abnégation, et il n'ignorait pas que les emplois matériels les plus utiles dans une communauté n'ont de mérite aux yeux de Dieu que par l'obéissance.

Depuis bien des années, le saint artisan cherchait le secret d'un jaune translucide, et, malgré des tentatives répétées, le bel or dont il rêvait de nimber ses personnages lui faisait toujours défaut. Un jour pourtant il crut l'avoir trouvé : tremblant de crainte et d'espérance, il allait mettre au four une pièce d'importance capitale ; c'était d'elle qu'il attendait la solution du problème. A cet instant précis, le prieur vint donner au frère Jacques l'ordre d'aller faire la quête en ville, ordre d'autant plus surprenant que, depuis les guérisons miraculeuses attribuées à ses prières, le frère ne paraissait plus guère au dehors, partageant ses journées entre l'église et son atelier. S'absenter à une période si critique de son travail, c'était en compromettre le résultat. Il n'hésita pas. Laissant la pièce à demi enfournée, il s'éloignait déjà du four quand un bouton de métal, argent et étain, tomba de sa manche dans la masse en fusion.

Jacques ne donna pas un regard à son pauvre chef-d'œuvre, ni un regret aux jours perdus. Sans même chercher à retirer le malencontreux bouton, il s'en alla faire la quête, sacrifiant humblement et paisiblement ce qui lui avait coûté tant de labeur et dont il espérait tant de joie.

Dieu récompensa une obéissance et un détachement si

rares. Lorsque Jacques revint pour balayer les débris de son cher vitrail, quel ne fut pas son émoi! Non seulement rien n'était perdu, mais la pièce était mieux réussie que si le frère ne l'avait pas quittée. Le jaune, objet de multiples essais infructueux, était trouvé : le bouton, en fondant dans la masse, en avait révélé la formule. Ce qu'il fallait c'était l'oxyde d'argent mêlé d'étain.

Pendant un demi-siècle, il travailla sans répit. Lorsqu'une de ses œuvres était terminée, le destinataire l'emportait, et le frère ne la revoyait jamais. Il ne s'en inquiétait plus, puisqu'elle avait cessé de représenter à ses yeux le devoir du moment, et s'adonnait alors tout entier, dans un complet oubli de lui-même, à la tâche nouvelle imposée par ses supérieurs.

Nous avons déjà vu que le frère Jacques n'avait pas seulement la réputation d'un véritable artiste, il avait encore celle d'un saint. On venait de loin pour essayer de l'entretenir, mais il était si habile à déjouer les calculs que rarement on y réussissait. Un évêque, cependant, ayant demandé à le voir, fut introduit dans l'atelier par le prieur pour être témoin d'une obéissance poussée jusqu'à l'héroïsme. Sans préambule, le prieur commanda au frère de partir sur-le-champ pour Paris. Jacques ne fit aucune objection, pas même une question; il ne parut pas surpris : il demanda seulement la permission de monter au dortoir pour y prendre sa chape et son bâton. Il s'éteignit doucement en 1491, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, et fut béatifié en 1825 (1).

*
* *

Et maintenant, quittons l'Italie, si fertile en illustrations

(1) Lopez. — Surius. — Marchese, *Diario*. — Razzi, édit. de 1605, p. 302. Les premiers historiens de l'Ordre donnent parfois à Jacques d'Ulm le nom de Jacques d'Allemagne.

dominicaines, pour nous transporter au-delà des mers, dans le Nouveau-Monde. Nous y vénérerons d'un culte égal deux Bienheureux convers, les saints amis Martin de Porres et Jean Massias.

A l'origine de la domination espagnole, le Pérou (1), plus étendu que de nos jours, comprenait encore la Bolivie. C'était une région immense où, à leur arrivée, en 1526, les envahisseurs trouvèrent, dans l'empire des Incas, une civilisation matérielle très développée et des mines d'or qui leur faisaient pressentir une richesse fabuleuse. La langue était le quichua, harmonieux et sonore, propre à la poésie et à l'éloquence, mais les nouveaux venus, méprisant tout ce qui était indigène, en méconnaissaient la beauté et obligeaient les Indiens à se servir de l'espagnol.

Huayna Capac, le plus puissant et le dernier des Incas, venait de mourir; les querelles des compétiteurs faisaient le jeu des conquérants. En 1534, Pizarro, après un premier voyage de découverte, revint au Pérou et y fonda la ville de Lima, sur le Rimac. Pendant trois cents ans l'Espagne posséda le pays et le pressura avec une rapacité particulièrement odieuse de la part d'une nation se disant chevaleresque et catholique. En se partageant les terres, les compagnons de Pizarro s'étaient aussi partagé les habitants. Ils s'arrogeaient le droit de vie et de mort sur les vaincus et en exigeaient un labeur excessif pour cette race de tempérament peu résistant. Les Indiens n'étaient plus que des bêtes de somme, dans les champs et surtout dans les mines. On les contraignait à acheter à des prix exorbitants une foule de marchandises d'importation dont ils n'avaient que faire. Le droit du plus fort régnait sans conteste; jamais les plaintes des victimes n'étaient enten-

(1) D'après une tradition locale, *Pérou* serait le nom du premier Indien capturé par les Espagnols.

dues, car l'éloignement de la capitale assurait l'impunité aux fonctionnaires subalternes. Dans ces conditions, on comprend l'état d'esprit des Indiens de la Nouvelle-Grenade : ayant demandé à saint Louis Bertrand, l'apôtre dominicain de leur contrée, si leurs maîtres pourraient aller au ciel, sur sa réponse affirmative ils lui déclarèrent : « Si nous devons y retrouver les Espagnols, nous ne tenons pas du tout à y aller. »

Bientôt s'opéra le mélange des races. Les conquérants ne respectant pas la femme indigène, les *mestizos*, ou métis, se multiplièrent, tandis que les Européens de sang pur formèrent une aristocratie de la richesse et de la puissance, chez laquelle l'orgueil marchait de pair avec la cruauté.

C'est dans ces conjonctures que le Bienheureux Martin vint au monde à Lima, le 9 décembre 1569; son père était don Juan de Porres, noble chevalier de l'ordre d'Alcantara; sa mère, Anna Velasquez. Celle-ci, bien que de condition affranchie, était d'origine indienne; or, les grands seigneurs, qui ne se faisaient pas faute de séduire les *filles de couleur*, n'admettant pas de les épouser, l'enfant naquit hors du mariage. Il ressemblait à sa mère par le type du visage, le teint basané, les cheveux raides et d'un noir de jais; mais autant elle était bornée, paresseuse, ignorante, autant il était intelligent, actif et précoce. Abandonnée par son séducteur, la pauvre incapable fût morte de faim avec ses deux enfants (1) sans l'intervention de quelques âmes charitables. L'heureux naturel du petit Martin charmait tous ceux qui s'approchaient de lui; on était surtout frappé d'une inépuisable compassion envers les pauvres chez un enfant qui, pauvre lui-même, ne pouvait rien donner sans

(1) Elle avait aussi une fille, née du même père. Quelques auteurs péruviens ont cherché à prouver que, tardivement, don Juan avait reconnu les deux bâtards.

se priver du nécessaire. L'opinion publique, d'ordinaire pourtant indulgente aux puissants, finit par s'émouvoir et infliger à don Juan un blâme universel. Le respect humain, plus que la tendresse ou la conscience, le détermina enfin à s'occuper de Martin, mais sans le reconnaître légalement pour son fils, ni accorder à la mère la réparation qu'eût exigée la justice. Rejetant de nouveau Anna et sa fille, il emmena Martin à Guayaquil, où était sa résidence; il lui fit tout au plus enseigner à lire, écrire et compter, puis le mit en apprentissage chez un barbier, à l'âge de douze ans.

A la veille du XVII[e] siècle, le barbier était encore, en Amérique surtout, ce qu'il avait été en Europe pendant tout le Moyen-Age, un opérateur empirique. Sans connaissances en anatomie ou en physiologie, sans la moindre notion d'antisepsie, il charcutait blessures superficielles ou furoncles, reboutait au petit bonheur, et surtout saignait périodiquement les gens désireux de continuer à se bien porter. Le plus singulier était que tous les clients n'en mouraient pas. La rareté des hôpitaux, celle des ordres religieux hospitaliers, celle plus grande encore des praticiens éclairés, augmentaient d'autant la popularité du barbier. Sa boutique ne désemplissait pas : c'était là que les oisifs s'approvisionnaient de nouvelles, vraies ou fausses.

Martin eut de son art une conception bien différente. Sa foi profonde lui montrait dans le prochain un frère à aimer comme soi-même s'il prétendait avoir envers Dieu la charité véritable. Jusqu'alors, il n'avait pu distribuer que des aliments prélevés sur ses maigres repas : l'heure était venue de se dévouer sur un terrain plus vaste. Après des nuits données à la prière, il passait ses journées en consultations dans la boutique de son maître, et en courses chez tous ceux, riches ou pauvres, qui le faisaient appeler. Malgré les préférences de son cœur pour les clients

moins fortunés, il ne se refusait à personne, distribuant dans les chaumières l'argent qu'on l'avait contraint d'accepter dans les palais.

Au bout de quelques années, la vie, pourtant bien édifiante, qu'il menait ne lui suffit plus. Il ambitionna d'entrer dans un ordre religieux et se présenta chez les Frères Prêcheurs, au grand couvent du Rosaire, où le Provincial, Juan de Lorenzana, et le prieur, Francisco de Vega, consentirent à l'admettre en qualité de *donat*, c'est-à-dire dans une catégorie où il ne serait ni frère convers puisqu'il ne ferait point de vœux, ni tertiaire puisqu'il serait astreint à la règle des religieux, ni domestique puisqu'il ne toucherait point de salaire. A lui, en effet, de se donner, avec tous ses biens s'il en avait eu, de servir, d'obéir, de se sacrifier, mais sans faire profession, de manière à ne pas engager l'Ordre envers lui. De grossiers vêtements, ne rappelant que de loin l'habit dominicain, seraient le symbole de son état. C'était là toute la grâce que les supérieurs, se conformant en cela aux coutumes du pays, consentaient à celui qui, parce qu'il était *mestizo*, était, du même coup, bâtard et sans ressources. L'humble enfant, au comble de ses désirs, se jugeait indigne de la place qu'on lui offrait.

Mais ce n'était pas ainsi que l'entendait don Juan de Porres. Ce Martin, dont il n'avait pas voulu épouser la mère, ce Martin auquel, à son corps défendant, il avait procuré les rudiments d'un métier, il se mit en tête de le revendiquer pour sien. Il allait par la ville récriminant sur l'affront fait à *lui*, le noble seigneur, par le maintien de *son* fils au dernier échelon de la vie religieuse, et il prétendait contraindre la communauté à admettre le jeune homme à l'honneur des vœux. La discussion fut âpre et longue entre lui et les supérieurs : d'un côté autant que de l'autre, l'orgueil castillan se refusait à céder. Ce fut le postulant lui-même qui trancha le différend au profit de son humilité :

loin de partager les exigences paternelles, il demanda la faveur de revêtir la robe de toile blanche, le scapulaire de toile noire, le manteau sans capuce qui le désigneraient aux yeux de tous comme un pauvre donat, parce qu'il était, avant tout, un *chien de mulâtre*, selon l'expression consacrée (1).

Neuf années passèrent ainsi ; puis Dieu permit que les vertus du frère Martin triomphassent des préjugés de son entourage. Les supérieurs, revenant enfin de leurs préventions, l'admirent aux vœux solennels, lui accordèrent le capuce qui en constituait l'insigne, et, de donat, il devint convers (2).

On lui confia l'emploi d'infirmier, auquel il se trouvait préparé par son ancien métier. Le couvent étant nombreux, il ne chômait guère. Malgré le dévouement dont il faisait preuve jour et nuit, ce n'était pas sans exemple que le frère ne s'entendît encore appeler *chien de mulâtre*, mais rien n'altérait sa sérénité : comment se serait-il formalisé de ce qu'on fît mention de son origine, puisque lui-même la rappelait à tout propos ?

Un jour qu'on lui parlait de son influence sur l'archevêque, don Félicien de Vega, influence due à ses seules

(1) Il est de tradition à Lima, où la dévotion au Bienheureux Martin est très vivante, de le représenter en habit de donat, et non en celui de convers qu'il porta par la suite. A plus forte raison l'iconographie doit-elle être soucieuse de lui conserver le type indien qui le caractérisa.

(2) On pourrait rapprocher le traitement dont le Bienheureux Martin fut l'objet des avanies, plus cruelles et plus prolongées encore, qu'eut à subir de la part des dominicains de Cordoue, à la fin du XVII[e] siècle, le Bienheureux François de Possadas. Son seul crime était d'être le fils d'une marchande de légumes. Lorsque sa réputation de prédicateur et de thaumaturge se fut répandue dans toute l'Espagne, ceux qui l'avaient couvert d'affronts et avaient voulu lui faire renier sa mère furent les premiers à solliciter sa bienveillance et n'eurent, d'ailleurs, pas de peine à l'obtenir.

vertus, car elle allait à l'encontre de toutes les traditions espagnoles, il répondit : « Je n'en ai point. Les marques de bienveillance qu'on me donne sont des railleries par lesquelles on veut me témoigner le mépris que l'on a pour moi. C'est là tout ce que je mérite, n'étant qu'un pauvre idiot et un échappé de l'esclavage. »

Une autre fois un religieux malade s'emporta contre son infirmier, l'accusant de négligence ; celui-ci ne répondit mot. Le malade, s'emportant de plus en plus, mena un tel vacarne que le supérieur accourut en demandant ce qui se passait : « Je reçois les cendres, répondit l'humble frère. Le Révérend Père me rappelle fort à propos et la bassesse de mon extraction et l'énormité de mes fautes. C'est me rendre un service signalé, car ce sont là deux choses que je ne devrais jamais perdre de vue en présence de vos Révérences qui daignent me souffrir parmi elles. »

Si prévenu que l'ont fût contre lui, on finit par s'apercevoir que, en faveur de ses malades, le frère Martin faisait des miracles. Malgré les portes verrouillées, selon l'usage, aux deux extrémités du dortoir du noviciat, malgré les clefs aux mains du Père Sous-Maître, l'infirmier pénétrait partout, à toute heure. Jamais il n'était besoin de l'appeler. Répondant à la pensée la plus secrète du malade, il apparaissait dans la cellule sans qu'on put deviner comment il y était entré; il apportait du linge, un fruit rafraîchissant, à celui que dévorait la fièvre, puis disparaissait aussi mystérieusement qu'il était venu. Parfois il demandait — aux novices surtout — : « Désires-tu vivre, petit frère? » Et, sur la réponse affirmative : « Eh bien, tu ne mourras pas de ce mal. Vis, mon enfant, pour travailler longtemps au salut des âmes. » Le novice guérissait sur l'heure (1).

(1) La *Vida* de Valdés, écrite d'après les pièces du procès, cite un

Les pauvres, les orphelins, les esclaves étaient, eux aussi, les amis du bon frère. Avant même son entrée dans l'Ordre, il sollicitait des secours pour eux auprès de ses clients plus favorisés; mais, sa réputation de sainteté se généralisant, il n'eut bientôt plus besoin de tendre la main, les largesses affluèrent. Lima était devenue le rendez-vous de tous les aventuriers de l'Europe attirés par l'appât de l'or. Ainsi qu'à notre époque au Transvaal ou dans l'Alaska, des fortunes considérables, bâties en un jour, s'effondraient en un jour. Les nouveaux riches se hâtaient de jouir pendant qu'il en était temps ; ce n'était que fêtes, repas, beuveries, interminables parties de cartes, débauches de tout genre : ne fallait-il pas dépenser sans compter ce qui, demain, s'évanouirait en fumée? On voyait partout luxe et misère.

Mais si les profiteurs jetaient par les fenêtres l'argent qu'ils devaient surtout au labeur des indigènes, ils ne refusaient pas de donner pour soulager les malheureux. Quelques-uns même, confus, à l'heure dernière, des exactions dont ils se sentaient coupables, cherchaient à éteindre leurs remords par des libéralités posthumes. L'organisation officielle des secours était rudimentaire; aussi le frère Martin devint-il, par la force des circonstances, l'homme le plus riche de Lima si on considère les sommes qu'on le chargeait de distribuer. Il fonda un hôpital, un orphelinat, une œuvre pour la dotation des jeunes filles, une autre pour les pauvres honteux et celle-ci comprenait parfois des gens qui, peu de temps auparavant, avaient été parmi les plus opulents de la ville. Pour empêcher les prêtres de méconnaître la dignité de leur sacerdoce et de flatter les riches

nombre considérable de faits de ce genre, qui tous se ressemblent. Nous ne pouvons, ici, en donner le détail, non plus que des extases, bilocations, lévitations. Nous nous attacherons aux vertus, plutôt qu'aux faits extraordinaires.

afin d'en obtenir des faveurs, il leur procurait régulièrement des honoraires de messes pour les défunts, leur ôtant par là tout prétexte de mendier. Un esprit merveilleusement pratique présidait à ces fondations; chaque jour de la semaine était consacré à une classe de nécessiteux; rien n'était gaspillé; les paresseux et les hypocrites étaient démasqués et évincés.

L'influence du frère Martin s'étendait jusque sur les animaux; sa simplicité, sa pureté lui conférait sur la nature un empire rappelant celui d'Adam au paradis terrestre. Toute bête maltraitée ou blessée se réfugiait d'instinct auprès de lui, comme si elle eût reconnu un protecteur et un médecin. Si modeste qu'il fût d'ordinaire, il savait trouver des paroles d'une réprobation énergique dès qu'il voyait des propriétaires frapper leurs bêtes de charge.

Toutefois, respectueux des droits conférés par Dieu à l'homme sur les créatures inférieures, Martin ne permettait pas à celles-ci de nuire. Le couvent ayant été envahi par des rongeurs qui s'attaquèrent aux provisions, aux vêtements et jusqu'aux ornements de la sacristie, on ordonna au frère de les exterminer. Cruellement partagé entre l'obéissance et la compassion, il s'avisa d'un expédient. Ayant capturé un des délinquants, il lui tint ce discours : « Petit frère rat, va trouver tes semblables et dis-leur de venir ici. Je me chargerai de votre nourriture si vous cessez de causer des ravages dans la maison. » Puis il disposa sur le sol tout ce qu'il put réunir en fait de corbeilles et de paniers. Bientôt on vit arriver les rats et les souris qui, d'eux-mêmes, s'y précipitèrent; le frère les emporta au fond du jardin, où il leur donna la liberté. (L'histoire ne dit pas ce que les voisins en pensèrent.) De part et d'autre l'engagement fut tenu : rats et souris ne reparurent plus au couvent et, de temps en temps, le frère allait leur porter à manger. Une vieille et naïve gravure rappelle le fait. On y voit

la sacristie envahie par les rats, il y en a jusque sur les corniches, occupés à grignoter ce qui est à leur portée. Au milieu de la pièce, le frère, facilement reconnaissable au type de sa race, d'un doigt autoritaire fait signe à ses protégés de se réunir dans les récipients posés à ses pieds. Cette gravure semble être de peu postérieure à celui qui en est le sujet; elle est très répandue dans les vieux couvents d'Espagne et d'Italie, où le Bienheureux est surtout regardé comme protecteur contre les dégâts causés par les rongeurs. En Italie, où l'on ignore son nom, on a recours à l'intercession du *saint des souris*, *il santo dei topi* (1).

*
* *

Le Bienheureux Martin avait un ami, Jean Massias, frère convers comme lui et son émule en sainteté, qui habitait également Lima, mais dans le couvent de Sainte-Marie-Madeleine. Jean Massias était né en Espagne en 1585, de Pierre d'Arcos et d'Agnès Sanchez, nobles tombés dans la misère. Devenu orphelin, il se plaça comme berger. Sa nature méditative s'accommodait parfaitement d'une situation qui lui permettait de passer de longues heures à prier en gardant son troupeau.

Les mines d'or du Pérou fascinaient l'Espagne : tous ceux qui le pouvaient s'embarquaient pour tenter la fortune. Le petit berger résolut de passer, lui aussi, les mers, mais dans un but bien différent. Les richesses ne l'attiraient guère : il soupirait après la solitude et se disait que sûrement, parmi ces grands espaces presque déserts, il trouverait un coin où vivre ignoré en mangeant son pain à la

(1) Modena, *Vita*. Roma, 1837; J.-M. Valdés, *Vida del bienaventurado Martin de Porres*, 3e éd. Lima 1908; Melendez, *Tesoros verdaderos de las Indios*.

sueur de son front. Il traversa l'Espagne afin de gagner l'un des ports du midi, mais des déceptions le firent d'abord renoncer à son projet. Dans son incertitude, il s'arrêta provisoirement à Xerès de la Frontera, non loin de Séville. Là il fit la connaissance des dominicains et commença la vie de dévouement aux pauvres qui devait être la source et le cachet de sa sainteté.

Ayant enfin trouvé un navire, il s'embarqua pour Carthagène, dans la Nouvelle-Grenade. Il ne s'y fixa point et résolut de partir seul, à pied, sans argent, pour Lima. L'entreprise était téméraire : c'était un voyage de neuf cents lieues dans un pays sans routes, parmi des montagnes couvertes de forêts. Jean marcha ainsi pendant six mois et, étant parvenu à une région plus civilisée, se mit en service pendant deux ans. Enfin, il atteignit Lima, but de ses pérégrinations, et fut admis chez les dominicains au couvent de la Madeleine. Il avait trente-sept ans. D'après la Constitution, son noviciat aurait dû être de trois années, mais il édifia si fort la communauté qu'au bout d'un an on l'admit à la profession et on lui assigna l'office de portier.

Sa principale occupation était de distribuer régulièrement aux pauvres les secours que les gens riches confiaient aux religieux. Il fallait y apporter une dose peu ordinaire de tact, une charité et une patience hors de pair et en même temps de la fermeté, car ces distributions donnaient lieu à des disputes orageuses qui parfois dégénéraient en sanglantes bagarres. Tous les matins, de dix heures à midi, deux cents pauvres au moins défilaient à la porte : jamais aucun d'eux n'eut à se retirer les mains vides. Plus le nombre des solliciteurs augmentait, plus les provisions se multipliaient. La douceur du frère, son humilité, sa compassion, venaient à bout des mendiants les plus cupides ou les plus irascibles, parmi lesquels des gens sans aveu, qui, arrivés

de la vieille Europe pour faire fortune et trompés dans leurs espérances, se mêlaient aux esclaves et aux Indiens du Nouveau-Monde.

La réputation de Jean Massias s'étendit peu à peu dans toutes les classes de la société; on ne l'appelait que *le père des pauvres*. De très loin, même de Quito et du Mexique, on aimait à répandre des aumônes par son entremise. Toute sa vie il demeura dans le même emploi et, venu en Amérique pour y chercher la solitude et l'oubli des hommes, il passait ses journées entouré de monde et harcelé par les visites. Car sa vertu était si aimable, sa bonté si contagieuse, son abord si gracieux, que les dignitaires ecclésiastiques les plus élevés sonnaient à la porte du couvent dans le seul désir de l'entretenir quelques instants.

Mais Dieu se plaisait parfois à soustraire son fidèle serviteur aux importunités, bienveillantes d'ailleurs, des grands de ce monde. Il arrivait que les évêques ou les gouverneurs de provinces se plaignaient au prieur que, le portier n'étant pas à sa place coutumière, ils avaient dû se retirer, déçus et blessés.

— « Où étiez-vous donc, frère Jean, à telle heure? » demandait le prieur.

— « Mon Père, répondait celui-ci, j'étais dans ma loge. J'ai bien vu tel seigneur, tel personnage, mais on ne m'a pas adressé la parole, on n'a même pas paru s'apercevoir de ma présence, et alors je ne me suis pas permis de prendre l'initiative. »

Comme un vrai dominicain qu'il était, Jean Massias avait une dévotion filiale à la Sainte Vierge. Il recourait à elle dans ses perplexités, surtout lorsqu'il craignait de manquer de secours pour ses chers pauvres, et la somme nécessaire arrivait à point nommé. Il avait su inspirer sa dévotion à tous ceux qui l'entouraient. Lors des tremblements de terre, si fréquents et si meurtriers au Pérou, les religieux

se précipitaient au milieu du jardin, pensant être plus en sûreté en plein air. Le frère Jean, s'il était en prière aux pieds de la Madone, ne bronchait pas; il déclarait à qui voulait l'entendre que rien de fâcheux ne saurait advenir à ceux qui se réfugieraient dans la chapelle du Rosaire. Non seulement les Pères en prirent l'habitude, mais les fidèles les imitèrent : à la moindre secousse sismique, on s'y réunissait en foule et, de fait, jamais il ne s'y produisit le plus léger accident.

Comme un vrai dominicain encore, le frère avait le souci des âmes, la passion de répandre la Vérité. Après qu'il eut établi l'ordre et la paix dans ses distributions quotidiennes, il institua l'usage, inconnu avant lui, de faire le catéchisme aux pauvres. Ses instructions étaient toutes simples, car lui-même n'était pas grand clerc, mais l'amour de Dieu l'inspirant, il savait mettre à la portée de ses auditeurs les dogmes fondamentaux du christianisme et en déduire les conséquences pratiques.

Ainsi se sanctifiaient Jean Massias à Sainte-Marie-Madeleine et Martin de Porres au Rosaire, chacun bien à sa manière, comme on le voit. Mais où ils se retrouvaient, c'était les jours de fête. Ils passaient alors ensemble leurs quelques heures de loisir, à s'entretenir des choses éternelles et à s'absorber dans une méditation que terminait une rude pénitence. Ils se donnaient mutuellement la discipline ou se la faisaient donner par des esclaves armés de verges de cognassier. Ceux-ci haïssaient tous les Européens sans distinction et les rendaient responsables des maux dont ils souffraient : aussi accueillaient-ils avec une joie féroce l'occasion de se venger sur les deux religieux dont ils n'avaient, cependant, reçu que des bienfaits et dont ils se plaisaient à faire ruisseler le sang.

Martin de Porres fut le premier à quitter ce monde ; il mourut en 1637, et Jean Massias lui survécut pendant huit

ans. La dévotion de leur Ordre et de leur patrie les confond dans un même culte. Grégoire XVI les a béatifiés le même jour, et actuellement le Pérou sollicite à leur égard la canonisation solennelle que semblent justifier de nombreux miracles. Sans anticiper sur les décisions de Rome, nous sommes autorisés dès à présent à les regarder comme des intercesseurs et des modèles. Ils ont pratiqué à un degré héroïque ces vertus que l'on est convenu d'appeler petites et qui sont si grandes, la douceur et l'humilité (1).

*
* *

Tels sont les quatre frères convers dominicains honorés d'un culte public. On ne nous en voudra pas d'en signaler un cinquième qui, depuis plus de six cents ans, jouit, lui aussi, quoique non officiellement, du titre de Bienheureux. C'est le Bienheureux Carino, dont l'histoire est intimement liée à celle de saint Pierre martyr.

Au milieu du XIII[e] siècle, et surtout en Lombardie, les Patarins, dont l'hérésie s'apparentait à celle des Albigeois, battaient en brèche l'ordre social autant que la doctrine et la morale chrétiennes. L'Église avait essayé envers eux de la douceur, de la patience, sans en rien obtenir; les princes temporels avaient sévi sans plus de succès : aux conversions obtenues, les hérétiques répondaient par des guets-apens. La vie des Inquisiteurs était chaque jour menacée.

Parmi ceux-ci, le principal était le dominicain Pierre de Vérone, prieur de Côme, qui parcourait la région avec le frère Ranieri Sacconi, ancien chef des Patarins qu'il avait converti. En 1252, un complot s'ourdissait contre eux; ils en étaient plus ou moins avertis, mais n'en continuaient

(1) *Ex processu Beatif.* Cf. *Ann. Dom.*, édit. Jevain, 3 oct.

pas moins l'exercice de leur charge. Le meneur des hérétiques était un Milanais, Giacomo della Clusa, homme riche qui résolut de soudoyer des *bravi* pour se défaire des Inquisiteurs.

A la fin du Carême, le prieur était de retour au couvent. Ce fut l'époque que choisirent les conjurés. Trop habiles pour se compromettre personnellement, ils cherchèrent des gens de sac et de corde pour agir à leur place, en faisant luire à leurs yeux une récompense pécuniaire, décidés du reste à ne pas la verser s'ils pouvaient faire autrement. Giacomo della Clusa promit vingt-cinq livres milanaises à un nommé Guidotto Sachella qui s'aboucha avec deux malandrins de ses amis, Stefano Gonfalonieri d'Agliate et Manfredo d'Olirone. Mais ces filous se méfiaient à bon droit les uns des autres; chacun exigea que la somme à lui promise fût déposée entre les mains d'un tiers, un certain Fazzio de Quissano; ce dernier s'engagea à garder, avec le secret, l'argent qu'on lui confiait dans un sac scellé du sceau du bailleur de fonds, Giacomo della Clusa. Fazzio reculait devant l'idée de faire le coup, mais il voulait bien aider à sa réussite.

Stefano et Manfredo s'avisèrent à leur tour qu'il y aurait peut-être moyen d'employer un comparse, quelque inconnu qu'on désavouerait si l'entreprise avortait et dont on se débarrasserait sans bruit s'il avait l'audace de réclamer sa part du sac. Ils le trouvèrent en la personne d'un habitant de Balsamo affublé du sobriquet de Carino. C'était un travailleur des champs, d'une force herculéenne, une vraie brute en qui s'unissaient la finasserie et la grossièreté. Il était besogneux : les vingt-cinq livres qu'on lui fit espérer lui parurent une somme fabuleuse. Il promit tout ce qu'on voulut pour les obtenir, mais réclama l'aide d'un compagnon. On la lui accorda et il s'associa Alberto Porro, dit Migniffo, brigand dont la main était faite et qui avait eu maille à partir avec la justice. On avait peur de lui.

Afin de détourner les soupçons en se procurant un alibi, Stefano et Manfredo se faisaient voir dans Côme, tandis que Migniffo, au contraire, se cachait dans les bois entre Côme et Milan. Carino se donna pour tâche de gagner la bienveillance de sa victime : il fréquenta le couvent des Frères-Prêcheurs qu'il édifia par sa tendre piété, et, dans le commerce des religieux, apprit que le prieur devait, le samedi de Pâques, en se rendant à Milan, traverser le bois où se cachait Migniffo.

De son côté, ce jour-là dès l'aube, le prieur voulut se mettre en route avec les frères Dominique, Conrad, et un troisième dont nous ne savons pas le nom. Dévoré par la fièvre, il était à bout de forces et sa communauté le supplia de ne pas faire d'une traite la distance qui le séparait de Milan (1). Il répondit par des paroles dont le sens véritable ne fut compris qu'après l'événement : « Si nous ne pouvons arriver ce soir au couvent des Frères à Milan, nous passerons la nuit à San Sulpiziano. » Et il se prépara à partir. Mais au dernier moment il parut se raviser et, après s'être confessé, célébra la messe, ce que pourtant il n'avait pas coutume de faire chaque jour.

En voyant les apprêts du voyage, Carino prit les devants pour rejoindre Migniffo; il avait prié Manfredo de lui prêter son cheval, mais, ayant essuyé un refus dicté par la prudence, il dut faire le trajet au pas de course jusque dans les bois de Farga, commune de Sevesco, c'est-à-dire un peu au-delà de la moitié du parcours.

Contrairement à son habitude, le frère Pierre se mit à chanter le long du chemin avec le frère Dominique. Le choix du *Victimae paschali laudes* avait quelque chose de prophétique : Pierre sentait que son heure était imminente. Après s'être reposé à Meda, il repartit avec son compagnon,

(1) Une cinquantaine de kilomètres.

laissant les deux autres religieux poursuivre leur route plus à loisir. Les bandits étaient embusqués au bord du chemin ; à la vue de leurs victimes, Migniffo, pris de terreur, se sauva ; Carino, resté seul, se précipita sur le prieur et, d'un seul coup de son *falcastro*, sorte de serpe spéciale aux bûcherons du pays, lui fendit le crâne. Le saint s'affaissa en disant à haute voix : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains » ; puis, il commença la récitation du *Credo*, et une tradition respectable veut qu'il en ait aussi tracé les premiers mots sur le sable avec son doigt. *Credo in Deum*, c'était la suprême protestation de l'apôtre contre une hérésie qui, en admettant la dualité des principes gouvernant le monde, niait l'unité de Dieu.

Voyant que le frère Pierre respirait encore, Carino lui enfonça dans la poitrine un long couteau dont il s'était muni (1).

Le frère Dominique, blessé mortellement en se portant au secours de son supérieur, attira par ses cris un homme qui travaillait dans la campagne (2). Carino était comme un possédé : il s'acharnait sur ses victimes, mais le paysan le terrassa et le ligotta solidement. A ce moment arrivèrent les deux religieux restés en arrière et que Migniffo avait rencontrés et avertis. D'autres paysans accoururent.

La nouvelle du crime se répandit comme une traînée de

(1) Les peintres sont unanimes à représenter saint Pierre de Vérone avec une blessure à la tête ; quelques-uns y ajoutent un poignard à l'épaule. Cette tradition est erronée. A la translation solennelle de 1736, le corps, toujours incorruptible, fut examiné. Il ne portait d'autres traces de blessures qu'à la tête et à la poitrine ; celle-ci était fortement déchirée.

(2) Il fut si loin de se sauver, comme certains peintres l'ont représenté, qu'il mourut, au bout de six jours, à Meda où on l'avait transporté. C'est par lui que l'on sut tous les détails du crime. Innocent IV, dans la bulle de canonisation de saint Pierre, le traite de martyr. L'Ordre le nomme *le Bienheureux Dominique martyr*. Il fut inhumé à côté du saint.

poudre dans cette région à population très dense : on vint en procession chercher les corps des deux frères dont le peuple invoquait déjà l'intercession, et, ne pouvant arriver à Milan le jour même, le cortège passa la nuit dans l'église de San Sulpiziano, ainsi que saint Pierre l'avait prédit. Le lendemain une manifestation grandiose eut lieu à Saint-Eustorge, en l'honneur de ceux qui venaient de verser leur sang pour la foi.

Pendant ce temps, Carino, en prison, avouait son forfait avec cynisme; le podestat chargé du procès, Patarin de cœur sinon ouvertement, fit traîner les formalités en longueur et ferma les yeux sur l'évasion de son prisonnier. Cette conduite infâme contribua à ruiner le manichéisme dans l'opinion publique, et, là encore, une prophétie de saint Pierre se vérifiait : mort, il faisait plus de mal à l'hérésie que pendant sa vie. Les conjurés cherchaient à se dissimuler, mais l'amour du gain les perdit; ils se querellèrent et, par là, se trahirent. Migniffo, sans avoir rien accompli de sa tâche, réclamait un salaire, et Manfredo entendait bien tout garder. On les fit tardivement comparaître sans donner suite au procès, de sorte que, d'un crime retentissant dont tout le monde avait été ému d'horreur, les coupables furent quittes pour une incarcération dérisoire; ils s'échappèrent d'ailleurs un par un, avec la complicité de leurs geôliers.

Tel qu'un nouveau Caïn, l'assassin errait de ville en ville. Il finit par échouer à Forli dans la plus grande misère, car, lui non plus, n'avait pas touché sa prime. Étant tombé gravement malade, il fut admis dans un hôpital : c'était au lit de la mort que Dieu l'attendait. On lui amena un prêtre et ce prêtre, n'était pas seulement le prieur des dominicains, c'était encore le propre frère de sa victime! Devant une coïncidence si providentielle l'âme grossière du bûcheron se transforma. Il fit une conversion

aussi éclatante qu'inattendue et, ainsi qu'on l'a dit, ce fut peut-être le plus grand miracle de saint Pierre de Vérone.

Guéri contre toute attente, Carino sollicita son admission comme frère convers dans l'Ordre de Saint-Dominique. D'après la législation alors en vigueur, il cessa, comme religieux, d'être justiciable des tribunaux civils, en sorte que son nom ne paraît plus dans les velléités de procès qui s'ébauchèrent encore pendant quelques années.

Le 25 mai 1253, quatorze mois seulement après sa mort, saint Pierre était canonisé.

Le frère Carino, caché au fond du couvent de Forli, se livra pendant quarante ans à la plus rude pénitence. Ses nuits se passaient à prier et à pleurer devant le tabernacle, ses jours dans les travaux habituels aux frères convers. La serpe dont il s'était servi pour le crime ne le quittait pas; il la gardait comme un memento continuel, et ce simple détail en dit long sur la profondeur de son repentir (1). Dieu lui fit la grâce d'avoir pour directeur un grand maître de la vie spirituelle : le Bienheureux Jacques Salomonio, assigné à Forli en 1269, jugea le frère Carino capable de s'élever très haut dans la voie de la perfection; il lui consacra ses meilleurs soins, et, sous sa conduite, l'humble pénitent fit des pas rapides vers la sainteté.

Lorsqu'il mourut, en 1293, Carino, toujours assoiffé d'expiation, déclara avoir mérité la peine capitale et demanda à être enterré dans le cimetière des condamnés. On l'y porta en effet, mais le concours prodigieux du peuple transforma ce lieu d'infamie en un lieu de gloire et de pèlerinage. Il fit s'y des miracles, ce que voyant, un bienfaiteur donna ce cimetière à l'Ordre et acheta un autre champ pour enterrer les malfaiteurs. Plus tard, les restes de Carino furent unis à ceux de son directeur, le Bienheu-

(1) On la montre encore à Forli.

reux Jacques Salomonio († 1314), et du Bienheureux Marcolni Amanni du même couvent († 1397). Antérieurement au centenaire d'Urbain VIII, c'est-à-dire avant 1534, son culte était parfaitement établi. Au XVII^e^ siècle, une magnifique chapelle fut élevée sous le vocable des Bienheureux Marcolin et Carino. Les inscriptions, les témoignages de toute nature accordaient à l'un et à l'autre la même vénération ; chaque jour la messe était célébrée à l'autel où reposait le corps du meurtrier pénitent (1).

Si, à certaines heures, le souvenir de nos péchés tenaille notre âme, n'oublions pas les grâces accordées à la contrition : Judas lui-même eût été sauvé s'il se fût repenti. Mais la contrition n'est parachevée que par la pénitence : nous l'oublions trop ; puisse l'exemple du Bienheureux Carino nous le rappeler !

Les saints immaculés nous effraient-ils plus qu'ils ne nous attirent ? Levons les yeux vers ces élus qui ont été de grands pécheurs, parfois des criminels notoires ; ayons envers eux une dévotion pratique, justifiée, hélas ! par notre passé ; animons-nous à une expiation généreuse par la comparaison de notre pénitence avec la leur. Ne disons pas, pour excuser notre lâcheté, que, tout compte fait, nous ne sommes pas aussi coupables qu'ils l'ont été : nous le sommes davantage si nous avons été plus éclairés, si nous avons abusé de plus de grâces.

M. C. DE GANAY.

(1) G. MARCHESI, *Compendium hist. civit. Forol.* Forol., 1722. BZOVIUS, *Annal. eccles., ad ann. 1299.* — P. BONOMI, *Storia della città di Forli.* Forli, 1661, LI. ad ann. 1252. — *Ann. dom.*, édit. Jevain, au 12 nov.

Une sculpture sur bois, datée de 1505, au couvent de Saint-Eustorge, à Milan, représente le B. Carino parmi 33 saints et bienheureux de l'Ordre, avec une inscription lui accordant ce titre. Le couvent de Forli ayant été détruit après la mort de Pie VII, les corps de Jacques Salomonio, Marcolin Amanni et Carino ont été transférés dans un autel richement décoré de la cathédrale.

TEXTES ANCIENS

Le chant des Anges

par Walter Hilton

L'ouvrage qui a fait au XIV[e] siècle la réputation de Walter Hilton est la *Scala Perfectionis* dont une traduction française vient de paraître (1), mais il a écrit aussi d'autres traités de moindre importance. On en trouvera ici un qui, sans valoir la *Scala*, peut donner quelque idée de la spiritualité de l'auteur.

Voici probablement dans quelles circonstances le *Chant des Anges* a été composé. Pendant tout le milieu du XIV[e] siècle, un solitaire du nord de l'Angleterre, Richard Rolle, ermite à Hampole, dont les œuvres seront peut-être sans trop tarder présentées aux lecteurs français, avait exercé une très grande influence dans les milieux ascétiques et donnait en quelque sorte le ton à la spiritualité. Or il avait parlé à plusieurs reprises dans ses écrits du chant des anges auquel il participait, ainsi que d'autres phénomènes éprouvés par lui (2), et il semble que plusieurs de ceux qui se réclamaient de sa doctrine, songeaient moins à imiter ses mortifications et son détachement qu'à se vanter de jouir des mêmes faveurs.

Hilton cherche doucement à mettre en garde contre les illusions sur ce terrain. Tout en indiquant à quelles grâces Dieu élève parfois ses saints, il montre à quoi peuvent prétendre ceux qui sont encore loin de l'union transformante, mais il rappelle surtout ce qu'est essentiellement la vie spirituelle et ce qu'il convient d'y chercher. Il y a là comme un sommaire de la doctrine exposée dans la *Scala Perfectionis*, à laquelle il est visible qu'il se réfère.

Le *Chant des Anges* a été imprimé en 1521 par Henry Pepwell, puis réimprimé en 1866 par G. G. Perry qui l'attribua à Richard Rolle (3).

(1) 2 vol. in-12. Maison Alfred Mame et fils.
(2) *Incendium Amoris*, ch. 32 et s. (Longmans, Green et C[e], 1915.)
(3) Early English Texts Society, 1866.

Horstman en a donné le texte d'après les manuscrits dans son *Richard Rolle and his followers* (1). Enfin M. Edward G. Gardner a publié en 1910 une réédition de l'ouvrage de Pepwell, enrichi d'une précieuse préface (2). On a suivi ici le texte édité par Horstman, comme étant le plus exact.

Fr. Maurice Noetinger, O. S. B.

Cher frère dans le Christ, tu désires savoir plus exactement ce qu'est le chant des anges; comment l'âme le perçoit; à quels signes on peut reconnaître qu'il est authentique et non le résultat d'une illusion, produit par la présence des bons anges et non imputable au démon. C'est là ce que tu voudrais apprendre de moi; à vrai dire, il m'est impossible de te garantir l'exactitude de mon enseignement; toutefois je vais te dire brièvement ce que je crois être la vérité.

La fin et la maîtrise de la perfection, sache-le bien, ne consiste que dans l'union de Dieu et de l'âme par la charité parfaite. Cette union est réalisée lorsque les puissances de l'âme sont ramenées par la grâce à la dignité de leur ancien état : l'esprit doit être solidement établi en Dieu et dans les choses spirituelles, sans distractions ni divagations; l'intelligence doit être fermée aux choses du monde et de la chair, pure de toute imagination et représentation des créatures, et amenée, par la lumière de la grâce, à considérer Dieu et les choses spirituelles; enfin il faut que l'affection et la volonté soient purifiées et débarrassées de tout amour charnel, naturel ou mondain et enflammées du brûlant amour du Saint-Esprit. Sans doute, dans cette vie, la corruption de notre chair met obstacle à la réalisation parfaite et continue de cette admirable union, réser-

(1) Swan Sonnenschein et C°, 1895.
(2) Chatto et Windus, 1910.

vée à la béatitude du ciel; néanmoins plus une âme s'en approche, plus elle est parfaite, et, plus la grâce la reforme ici-bas à l'image et ressemblance de son Créateur, plus elle aura de joie et de bonheur au ciel.

Notre Seigneur Dieu est un être infini sans changement, tout-puissant sans faiblesse; il est souveraine sagesse, lumière et vérité sans obscurité ni erreur, bonté parfaite, amour, paix et suavité. Plus l'âme lui est unie et se fixe en lui, plus elle se conforme et s'attache à lui, plus aussi elle devient ferme et puissante, sage et lumineuse, bonne et pacifique, aimante, vertueuse, et par là même plus parfaite. Avec la grâce de Jésus et un long travail d'exercices corporels et spirituels, il s'agit pour elle de vaincre et de détruire les concupiscences, les passions et les mouvements déraisonnables, tant en elle-même qu'à l'extérieur dans sa sensibilité; puis de se revêtir des vertus, d'humilité et de mansuétude, de patience et de douceur, de force et de rectitude spirituelles, de continence et de sagesse, de foi, d'espérance et de charité : après quoi elle sera parfaite, autant qu'on peut l'être ici-bas.

L'âme reçoit alors en abondance les faveurs de Notre-Seigneur. En vertu de cette union à lui qui consiste dans la connaissance et l'amour, elle se trouve spirituellement illuminée et embrasée au plus intime de son être : elle est transformée en la Divinité. En même temps elle éprouve beaucoup de consolations, saveurs, douceurs, impressions diverses, selon que Dieu daigne visiter sa créature et que l'âme profite et croît en charité. Sous l'action de ce don divin, elle devient si pure que toutes les créatures, tout ce qu'elle voit, entend ou perçoit par les sens, lui procurent joie et consolation. Ainsi la sensibilité trouve dans toutes les créatures des douceurs et des saveurs nouvelles; et de charnels, vains et vicieux qu'ils étaient, en punition du péché originel, ses penchants sont alors spirituels et

purs, sans amertume ni remords de conscience. Il y a là un effet de la bonté de Notre-Seigneur : l'âme a été punie dans la sensibilité et la chair a eu sa part de souffrance; maintenant l'âme est consolée dans la sensibilité et la chair lui tient compagnie dans la joie et la consolation (d'une manière spirituelle et non charnelle), comme elle l'a fait dans la peine et la tribulation. L'homme peut ainsi recouvrer par la grâce sa liberté et souveraineté, sa dignité et prééminence sur toutes les créatures, pour les faire servir à sa joie : et ceci a lieu quand il ne voit, n'entend et ne sent que Dieu en elles. C'est ainsi que l'abondance de la charité rend l'âme spirituelle jusque dans sa sensibilité, c'est-à-dire pénètre toute sa substance.

Parfois Notre-Seigneur console aussi l'âme par le chant des anges. Aucune comparaison matérielle ne peut décrire cette mélodie céleste, spirituelle et qui surpasse l'imagination et la raison. L'âme peut bien en avoir l'expérience; elle ne peut la définir. Je t'en dirai ce qui me vient à la pensée. Quand l'âme est purifiée par l'amour de Dieu, illuminée par sa sagesse et affermie par sa toute-puissance, son œil s'ouvre à la vue des choses spirituelles, vertus, anges, âmes saintes et autres créatures célestes; sa pureté la met à même de percevoir le contact et la parole des bons anges. L'un et l'autre sont spirituels, non corporels : il faut que l'âme soit soulevée et ravie au-dessus des sens et de toute pensée terrestre; alors embrasée d'amour et inondée de clarté, si Dieu daigne le lui accorder, elle peut entendre la mélodie céleste, due à la présence des anges qui louent Dieu. Non pas que d'entendre le chant des anges soit la souveraine joie de l'âme ; mais, étant donnée la différence que met l'impureté entre l'âme unie au corps et la nature angélique, pour que la céleste harmonie lui parvienne, il faut que l'âme soit ravie dans l'amour, et tout d'abord purifiée et remplie par la charité. Car la joie

souveraine et essentielle c'est d'aimer Dieu en lui-même et pour lui-même ; c'est seulement une joie secondaire que de s'associer aux anges et aux créatures spirituelles, et de les contempler. Il arrive souvent que les anges agissent sur l'imagination corporelle pour aider une âme à comprendre les choses spirituelles : ainsi ont-ils fait à Ezéchiel qui put alors voir la vérité des secrets de Dieu ; de même, dans cet élan d'amour de Dieu, la présence des anges ravit l'âme hors de la pensée de tout ce qui est terrestre et charnel, et, dans une joie céleste, lui fait entendre les mélodies angéliques, à proportion même de sa charité. A mon sens, nulle âme ne peut vraiment percevoir le chant des anges et la mélodie céleste, si elle n'a la charité parfaite ; encore toutes celles qui ont la charité parfaite ne les perçoivent pas, mais seulement celles que le feu de l'amour a purifiées, jusqu'à consumer en elles tout goût pour les choses terrestres et à détruire tout ce qui dans l'âme s'oppose à la pureté de l'ange. Alors elle peut entonner un cantique nouveau et entendre vraiment ces chants bénis, sans crainte d'illusion ni de tromperie. Dieu sait quelles âmes en sont rendues dignes par l'abondance et la vivacité de leur amour.

A qui donc veut entendre ce chant et ne pas être déçu par ses propres illusions, par son imagination ou par les ruses de l'ennemi, il faut la charité parfaite, un cœur dépouillé de tout vain amour et vaine crainte, de toute vaine joie et vaine tristesse, jusqu'à n'aimer et ne craindre que Dieu, ne se réjouir et ne s'attrister qu'en lui et à cause de lui. Celui qui peut, par la grâce de Dieu, suivre cette voie, est sûr de ne pas se tromper.

Certaines âmes pourtant se laissent égarer par leur imagination ou par l'illusion de l'ennemi. Par des exercices corporels et spirituels elles ont longtemps travaillé à détruire leurs péchés et à acquérir les vertus ; peut-être

ont-elles déjà obtenu de la grâce divine quelque repos et une certaine clarté dans la conscience; aussitôt elles abandonnent prières, lectures des Saintes Écritures, méditations sur la Passion du Christ, le souvenir même de leur misère; avant d'être appelées de Dieu, avant que leur œil soit rendu spirituel par la grâce, elles rassemblent de force leurs énergies pour chercher et considérer les choses célestes, surmènent leurs facultés par l'imagination, démolissent leur cerveau par un travail indiscret et en arrivent à ruiner toutes les puissances de l'âme et du corps. Leur tête est si affaiblie qu'elles croient entendre des chants merveilleux, mais qui sont de pure imagination : tel un homme en délire s'imagine entendre et voir ce que nul ne perçoit. Tout cela n'est que vanité ou imagination, si ce n'est pas l'œuvre du malin simulant ces chants à leurs oreilles. Il suffit en effet qu'un homme se laisse aller à la présomption dans ses imaginations ou ses œuvres, qu'il tombe dans l'indiscrétion comme s'il avait le délire, et ne soit pas dirigé et réglé par la grâce ni fortifié par l'Esprit, pour que le diable entre en lui et le trompe par de fausses lumières, de fausses mélodies et de fausses douceurs. De là viennent les erreurs et les hérésies, les fausses prophéties, les présomptions, raisonnements faux, blasphèmes, diffamations et bien d'autres maux. Aussi lorsque tu verras un homme soi-disant spirituel tomber dans ces fautes, dans ces illusions, dans ces délires, dis-toi bien qu'il n'a jamais entendu le chant de l'ange. Car pour celui qui l'a vraiment entendu, il en acquiert tant de sagesse qu'il ne se laissera jamais tromper par l'imagination ou l'indiscrétion ni par l'astuce du diable.

Il s'en trouve d'autres qui entendent au fond de leur cœur diverses espèces de sons spirituels et d'accords mélodieux : généralement tout cela est bon, mais l'erreur pourrait s'y glisser parfois. Voici comment les choses se pas-

sent. Un dévot fixe la pensée de son cœur uniquement sur le Christ Jésus, et l'y maintient avec persévérance ; bientôt il lui semble que ce Nom lui procure une grande consolation et douceur, et résonne délicieusement dans son cœur comme un chant ; la vertu en est si grande qu'elle tire à elle toutes les forces de l'âme. Si ce chant mélodieux est vraiment perçu dans le cœur, il vient de Dieu sans aucun doute, et aussi longtemps qu'elle restera dans l'humilité, l'âme qui le savoure ne sera pas trompée. Mais ce n'est pas là précisément le chant de l'ange; c'est celui de l'âme mue par la vertu du nom de Jésus et la touche du bon ange. En effet, qu'une âme s'offre vraiment et humblement à Jésus, mettant en lui sa confiance et son désir, et tenant sa pensée fixée sur lui, Notre-Seigneur Jésus, à l'heure de sa grâce, viendra en elle purifier son affection, la nourrira de sa douceur, lui donnera de goûter son nom comme miel et musique, et d'y prendre toutes ses délices, si bien qu'elle aimera de plus en plus crier : Jésus, Jésus! Et ce n'est pas seulement dans ce nom que l'âme trouvera sa consolation, mais aussi dans les psaumes, hymnes et antiennes de la sainte Église, que le cœur chante doucement, dévotement, librement, sans aucun travail ni amertume, dans la même tonalité et avec les mêmes notes que la sainte Église elle-même. Tout cela est bon, tout cela est un don de Dieu, et il n'y a là rien d'autre que l'amour de Jésus nourrissant et éclairant une âme. Cependant l'âme peut encore être déçue par l'illusion ; sinon pendant que son affection chante à Jésus et lui exprime son amour dans la douceur qu'elle y trouve, du moins plus tard, lorsque son cœur est refroidi : car alors pourrait entrer la vaine gloire.

Pour certaines âmes il y a là matière à illusion. Elles ont entendu dire qu'il est bon d'avoir dans sa pensée le nom de Jésus ou toute autre expression pieuse; alors elles

bandent leur cœur avec violence pour y imprimer ce nom, et, en vertu de l'habitude, elles le maintiennent toujours dans leur esprit, sans toutefois en éprouver ni douceur dans l'affection, ni lumière dans l'intelligence : pour tout dire, elles n'ont qu'une pensée nue et abstraite de Dieu, de Jésus ou de Marie, etc... C'est de là que peut naître l'erreur : cette manière de garder Jésus dans l'âme n'est certes pas mauvaise ; mais ce serait une illusion de croire à une visite spéciale de Notre-Seigneur, alors qu'il n'y a que travail naturel et habitude. Une pure pensée, une pure représentation imaginative de Jésus ou d'une chose spirituelle, sans douceur d'amour dans l'affection ni lumière dans la raison, n'est plus qu'aveuglement et voie menant à l'erreur, si on la tient pour plus qu'elle n'est. Il est plus sûr d'avoir d'humbles sentiments de soi-même et de regarder ces pensées comme de nulle importance, jusqu'à ce que l'habitude de s'en servir allume le feu de l'amour dans l'affection et fasse luire la lumière dans l'intelligence.

Et voici que je t'ai entretenu quelque peu de ce sujet, selon mes lumières : je n'affirmerais pas que j'en aie dit assez, ni que ce soit là toute la vérité. Si tu penses autrement ou que la grâce fasse ressentir à d'autres des impressions contraires, je laisse ce discours et leur cède la place. Il me suffit de vivre surtout dans la foi, même si je n'arrive pas à l'expérience.

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

Chronique de liturgie

L'art dans la liturgie

La liturgie étant un hommage public, solennel et profond de l'Église à son Dieu, un sacrifice de louange à la beauté suprême, elle se doit d'être toute belle. Elle est belle en effet, par l'effort pieux et enthousiaste des fidèles et par celui de chacun des arts, des beaux-arts, dont ils veulent inlassablement parer leur adoration collective. Elle est belle, supérieurement, parce que toutes les ressources de la création matérielle et de l'invention humaine que la foi coordonne, l'amour de l'Église, avide de s'en servir, leur jette l'éclat incomparable et multiple de son feu, et sa vie.

Considérée sous ce point de vue, cette prière qui obtient l'unification harmonieuse d'activités très diverses, qui groupe à son obéissance et qui discipline les poussées les plus audacieuses de la sensibilité humaine dans leur recherche du vrai sous le couvert du beau, cette prière qui fait passer, par « une synthèse objective des arts, un courant ascensionnel des âmes », peut être sans doute appelée « le type transcendant et suréminent des formes d'art chrétiennes ». Elle possède tout ce qui est susceptible de nous entraîner, de nous conquérir. Elle a le droit d'être entourée de ferveur de notre part, alors que l'esprit divin, nous le savons, « l'a lui-même façonnée pour pouvoir s'y complaire (1) ».

(1) *Art et Scolastique*, p. 96. Pour l'ensemble des idées émises ici et dans la suite, nous renverrions volontiers le lecteur à cet ouvrage de haute portée, que publia naguère M. J. Maritain (Art Catholique). L'enseignement d'un tel maître, qui est un filial disciple de saint

Entre la liturgie et l'art sacré, il n'y a pourtant pas de confusion désirable. L'une, plus puissante dans ses effets, plus directement sainte dans son but, se subordonne l'autre pour lui dicter certaines lois, ou mieux, pour lui demander une adaptation, pour lui inculquer un certain esprit. Elle ne le détache pas de ses règles premières ; elle lui laisse, pourvu que la hiérarchie des valeurs et des moyens soit sauve, la vision immédiate de sa fin propre, les variations de sa technique, la liberté de ses renouvellements. Aucune formule d'archaïsme ne lui est prescrite, mais une dépendance filiale. Il faut évidemment que les convenances du culte et une représentation sage, compréhensive, des mystères — qui sont les vraies et larges traditions de l'art chrétien — ne soient point trahies par une recherche de nouveauté singulière et morbide; il faut que ses traits, tourmentés ou paisibles, ne détournent pas les âmes de la prière; il faut que son manteau se prête à une parure d'amour divin.

Moyennant quoi, l'union peut être fort étroite entre l'art sacré et la liturgie — et l'on devine à quel point de perfection elle réalisera le désir de celui qui demandait au peuple fidèle « de prier sur de la beauté ». Combien éloquentes alors, dans cette subordination souple, sont les analogies qui les rapprochent! De quelque manière ne concourent-ils pas tous deux à l'expression de la vie ? c'est pourquoi l'art semble avoir, à l'égard de la liturgie, comme une puissance obédientielle très étendue. Si la liturgie, tout orientée vers le Sacrifice du Fils même de Dieu, se résume dans l'acte le plus parfait auquel l'humanité puisse prétendre : l'adoration digne et agréée, l'art à son tour, parce que jaillissant de la nature des hommes, peut les porter à plus élevé que lui. « Il leur apprend les délectations de l'esprit, sans lesquelles, dit saint Thomas, nous ne saurions vivre, et, jouant dans la vie naturelle le même rôle, si l'on peut dire, que les grâces sensibles dans la vie spirituelle, de très loin, sans y penser, il prépare la race humaine à la contemplation des saints (1). »

Dès qu'elle en eut trouvé la liberté, l'Église se rendit à cette

Thomas, ne nous fera pas oublier, en l'occurrence, les pages vigoureuses et si neuves de D. Festugière dans son étude pénétrante intitulée : *la Liturgie, essai de synthèse.*

(1) *Art et Scolastique*, p. 108.

haute convenance, à cette nécessité de la splendeur de son culte. Et jusque-là même : qu'était au temps des Catacombes le déploiement des cérémonies de la Synaxe, qu'était la décoration et l'ordonnance de ces saints refuges, qu'était la parure des ministres sacrés ? Tout cela s'ornait vraisemblablement de simplicité et de modestie, mais c'était adapté à la gravité et à la jeunesse du christianisme, c'était vivant, n'en doutons pas. Vivant, l'art chrétien le demeurera ; il le sera d'autant plus qu'il se tiendra dans le rayonnement de la liturgie. Si, dans l'Église naissante, il apparaît malgré tout timide et voilé, quelle expansion et quelle variété par la suite ! Certes, ni les premiers siècles, ni ceux qui vont suivre et affirmer le règne universel de la chrétienté, ne lui imposent une étroite contrainte. L'Église offrait l'inspiration et le thème, elle donnait aussi le ton. Les artistes, tout pleins de leur foi comme de leur art, tels qu'ils étaient ils opéraient ; ingénûment et simplement, à leur manière, « ils révélaient la vérité de Dieu ». Et alors l'Évangile, l'Écriture entière, la Catéchèse chrétienne, entraient dans le cœur par les yeux, pour s'échapper ensuite en témoignage et en prière, par la voix.

Le Moyen-Age fut une époque d'art vraiment chrétien, parce qu'il vit le triomphe de cette éducation doctrinale et esthétique, persévérante, enveloppante, discrète et quasi insensible, dispensée par la liturgie au peuple fidèle. Epoque de foi collective, où non seulement les vertus chrétiennes étaient chéries, mais les Dons descendaient royalement sur les âmes pour s'épanouir en contemplation. Loin de trouver obstacle dans ces âmes simples, neuves, dégagées, la vertu d'art s'y sentait fortifiée de tout l'apport du surnaturel. L'art pouvait être réaliste avec vérité et vivifier le passé, le comprendre chrétiennement, en l'interprétant par des moyens d'expression inattendus peut-être, subtils parfois, logiques toujours et sans vain artifice. Il prenait ses aises, le milieu ambiant étant chrétien ; il gardait aussi la mesure, comme instinctivement. Pourquoi ? Apparemment parce que, en ces temps qui n'avaient pas subi les profonds bouleversements dont notre société désaxée reste aujourd'hui la victime, l'Église, maîtresse d'ordre, montrait à tous une notion plus claire de la hiérarchie des valeurs. Ce renversement, que nous déplorons aujourd'hui, qui met les moyens à la place de la fin, qui substitue tel effet attrayant de l'œuvre au but profond de l'ouvrier, il n'existait pas dans les

mœurs ni dans les esprits. Interrogeons-nous. Qu'est-ce qui transparaît le mieux à nos yeux dans l'œuvre du Moyen-Age, d'un souci intempérant, indiscret, d'assaillir les âmes à l'aide de l'émotion sensible, ou de cette pure coulée intellectuelle qui fait resplendir, sur une matière domptée, l'éclat de la forme, le visage délectable et au moins entrevu, de la vérité? (1)

L'art, dit J. Maritain, se tient tout entier du côté de l'esprit. Tout le Moyen-Age nous répète cela. Et c'est bien « une fidélité spirituelle à la forme », que l'on retrouve jusque dans les déformations ingénues des artistes de ces temps chrétiens. « Leur maladresse n'était qu'une faiblesse sacrée par où se révélait encore l'intellectualité subtile de l'art. »

Cela n'empêchait pas leurs œuvres d'être pleines d'élan et personnelles. En veut-on des exemples? C'est à foison qu'on les pourra trouver dans le livre considérable que M. Mâle vient de publier sur *L'art religieux du XII^e siècle en France* (2). Avant même d'aborder le texte, que lisons-nous aux tables ? « L'iconographie orientale retouchée par nos artistes. » Et ces retouches, que sont-elles? Ici c'est la Nativité « simplifiée » ; là c'est une façon « nouvelle de représenter la Cène » ; ailleurs « la Visitation plus nuancée » ou la « transfiguration modifiée ». Et puis l'influence du génie latin, et puis les pèlerinages, les moines, la liturgie enfin et surtout... Remarquons que M. Mâle se préoccupe de donner une origine à cette floraison de statues, de chapiteaux, d'archivoltes, de tympans sculptés, de portails historiés. Il la leur assigne, nous le redirons, avec une science consommée, presque trop abondante, presque trop minutieuse. Mais, dit-il, « nos artistes étaient trop bien doués pour n'être que des imitateurs. Avec la collaboration de l'Église elle-même, ils vont transformer l'héritage qu'ils ont reçu ». Travail d'adaptation où l'auteur met en scène artistes pleins de fougue et

(1) « La force convaincante des images du Moyen-Age provient de leur *valeur d'art*. Elles sont des idées réalisées en beauté. » V. Reyre, *L'Arche*. Formule concise mais juste.

(2) *L'Art religieux... Étude sur les origines de l'iconographie du Moyen-Age*. A. Colin, 1923, 50 fr. — Ce beau titre n'est-il pas trop vaste? Le sous-titre corrige. Et puis, il y a deux précédents dans l'œuvre de M. Mâle. Enfin, tout l'ouvrage témoigne inévitablement que cette iconographie ne pourrait guère se concevoir sans l'encadrement de l'architecture.

clercs conscients de leur rôle régulateur, si l'on peut dire, et doctoral. Ah! ces clercs qui ne grondaient pas l'anathème parce que l'Occident butinait sur l'Orient sans se laisser endormir avec lui; ces clercs qui ne demandaient à leurs collaborateurs en beauté que d'entrer loyalement dans ce courant où la liturgie faisait pour lors naviguer toute la doctrine..., ils aimaient d'amour toutes les traditions de l'Église, ils savaient son dogme immuable et sa liturgie sacrée; et ils savaient aussi que l'Écriture parle sans cesse de « Testament nouveau », de « cieux nouveaux » et de « terre nouvelle »; du point de vue de la vérité qui était le leur, la peur du nouveau ne les tourmentait pas. Et lorsque les maîtres-d'œuvre assuraient que le placage n'engendre que l'illusion, ennemie de la vérité, lorsque les artisans murmuraient que l'asservissement à la nature ou la fade copie de l'antique est un arrêt de la vie, ils répondaient sans doute : Souciez-vous d'édifier vos frères (que l'on donne à ce terme son vrai sens), soyez intelligibles, et pour cela soyez tout bonnement chrétiens; et au demeurant, restez artistes : le chatoiement de la forme sur la matière, qui constitue la beauté, peut se refléter de cent façons...

Donc, M. Mâle se félicite de n'avoir abordé la végétation du XII[e] siècle qu'après avoir confronté, au XIII[e], monuments et documents, pour la gloire de cette apogée, et après avoir analysé, au XIV[e] et au XV[e], les modifications qu'apporta dans l'iconographie l'influence des « Mystères ». Remonter aux origines avant d'avoir tout exploré, il s'y serait perdu, si on l'en croit. Ce procédé nous vaut du moins une œuvre fortement documentée, qui bénéficie d'une autorité incontestable, d'une prudence et d'une sagacité exercées. L'auteur n'est pas seulement un érudit ou un historien d'art : l'hagiographie ancienne, les légendaires, l'histoire sainte pas plus que l'art médiéval ne semblent avoir de secrets pour lui. Il connaît aussi l'Écriture, et il la respecte, il aime la liturgie, il aime la vie monastique, il admire la doctrine; et, s'il faut l'avouer, on se sent quelque peu surpris, lorsqu'à maint petit détail on découvre que, malgré tout, il n'est théologien ou liturgiste que par accident.

La thèse sur laquelle s'ouvre son livre, les spécialistes la connaissaient. Notre art du XII[e] siècle n'a pas surgi tout d'un coup, sans aïeux. D'où nous vient-il? A l'inverse de ses devanciers, M. Mâle a pris soin d'élargir beaucoup l'horizon de ses recherches. Il consulte l'histoire de l'Église, et il voit les Croi-

sades, les pèlerinages aux Lieux Saints, les regards souvent tournés vers l'Orient. Il interroge les artistes, tout en feuilletant de vieux textes à enluminures, et il songe que des miniatures pourraient bien inspirer un sculpteur, pourquoi pas? Alors il remarque que les voyages et surtout les pèlerinages ont pu jouer un rôle important : celui de familiariser avec l'Orient. Soit directement soit par l'Espagne mauresque, l'art syrien dans sa double formule hellénistique et orientale, est à l'origine de notre art religieux médiéval. Cet art syrien c'est celui de Jérusalem fortement teinté d'hiératisme et lourd de sens dogmatique sous l'influence des moines basiliens d'Asie Mineure. Déjà Viollet-le-Duc avait soutenu thèse semblable à l'endroit de l'architecture. Plus tard ce fut Vogüé qui rapporta de son exploration en Syrie des observations révélatrices et des conclusions fort nouvelles. Quand Strygowski, cependant, avança une opinion nettement tranchée dans son : *Orient oder Rom*, on put croire au paradoxe. Quoi! l'art même des Catacombes serait venu d'Orient? Rome ne serait pas à l'origine de notre art chrétien? On ne sera peut-être plus tenté de contester avec M. Mâle comme on le fit avec ses devanciers.

Il apporte un luxe de preuves si redoutable! Comment ne pas se rendre à des rapprochements d'images, de miniatures, de tapisseries, exploités avec ingéniosité et finesse, et qui d'ailleurs ne laissent pas de doute? Au surplus, l'opinion n'est pas formulée d'une façon tellement absolue que l'influence postérieure de l'Église romaine en subisse du tort. Les étoffes d'Orient, les manuscrits liturgiques de Syrie ont vivement sollicité nos artistes par l'intermédiaire des pèlerins — cela n'empêchera pas la liturgie de Rome de s'étendre et de jeter son emprise, ni l'action monastique de Cluny de donner sa physionomie achevée au XII[e] siècle. Et là M. Mâle ne saurait être discuté; on partagera volontiers l'admiration dont il ne se fait pas faute. Il montre d'abord Suger dirigeant la construction et l'ornementation de Saint-Denis. Influence monastique et liturgique à la fois — l'un peut-il aller sans l'autre? Suger, qui expose aux artistes l'opposition symbolique des deux Testaments, Suger qui donne le premier essor à ces vitraux symboliques que le XIII[e] siècle multipliera, Suger qui crée avec un sens théologique profond et une clairvoyance de contemplatif des scènes admirables, telles que le portement du Fils en croix dans les bras du Père ou le couronnement de Notre-Dame.

Après Suger, tout autant et plus même que lui, c'est le monachisme clunisien qui frappe cet art de son empreinte. On voit ces moines organiser le pèlerinage de Compostelle, si renommé; en marquer les étapes par leurs monastères, semer sur sa route, c'est-à-dire par toute la France, des églises et des cloîtres, pour l'abri des pèlerins, pour donner des points de repère à la louange de Dieu. On aimera moins, peut-être, le chapitre consacré à la vie, pleine de surnaturel certainement, mais moins accessible aux « diableries » qu'on semble le croire, de ces moines fervents. La légende avait sa grande part dans l'hagiographie de l'époque; la crédulité de ces simples s'étendait loin, mais le sens de la discrétion n'abandonnait pas les fils de la Règle bénédictine, et leur foi tout amie du bon sens se défiait des choses morbides, elle s'en moquait.

Pour dire enfin la part que revendique la liturgie, c'est l'ouvrage entier que l'on devrait reprendre et suivre pas à pas. Elle atteignait tout, encadrait tout, animait tout. Elle épelait la Bible, elle contait les merveilles du Sanctoral, elle soulignait les pages les plus belles du dogme, elle peignait l'idéal de la morale ou en repoussait les tares dans ses hymnes, elle invitait au chant et voulait qu'il se répercutât dans les églises, nuancé mais spirituel. Le nombre des thèmes qu'elle a ainsi mis en circulation, M. Mâle nous le fait supputer. N'est-il pas un peu trop circonspect, pourtant? Comme si une cloison étanche eût alors existé entre la vie sociale, la vie intellectuelle et la vie liturgique! Tout mystère faisait l'objet d'une fête, et les fêtes brillaient alors au firmament de l'Église pour l'union et la joie de tous.

Un dernier chapitre nous permet de suivre le développement du culte de Notre-Dame. En lisant Honorius d'Autun, l'auteur saisit la clef du symbolisme de ce culte. En écoutant saint Bernard, il comprend qu'une nuance de tendresse puisse s'y ajouter et qu'une place de plus en plus grande lui soit donnée. Il voit la Vierge qui présente son divin Enfant à l'adoration des Mages, sur le porche de Moissac et dans les plus anciens monuments. Il la retrouve à Chartres pour la première fois seule, portant l'Enfant sur ses genoux. Il la contemple plus tard chez des moines : elle est debout, couronnée, tenant l'Enfant sur son bras gauche et accueillant ceux qui veulent entrer. Après cela on reproduit ses miracles, les mystères auxquels sa vie fut mêlée, son Assomption enfin, comme dans ce merveilleux

tympan de Senlis où une troupe gracieuse d'anges la soulève de son tombeau avec la délicatesse du respect et le sourire de l'amour (1).

Que cet art fût populaire, il est vain de le prouver. On se souvient de ce noble épisode raconté par Huysmans, où tout le peuple, à l'appel de son évêque, au chant des hymnes et des psaumes, avec la perspective de gagner des trésors d'indulgence et de rendre gloire à la Majesté paternelle de Dieu, se transportait en masse et travaillait à l'édification de la cathédrale. Une fois l'édifice achevé, le fidèle s'y trouvait chez lui, son âme s'y sentait à la fois encadrée et dilatée... Et que dire encore de cet art chrétien ? Il était humain. Nous voyons là un nouveau bienfait de la liturgie. L'art y entre, nous l'avons déjà dit, comme une haute nécessité du culte. Il y est un échelon dans l'ascension collective. Il est pour Dieu et il est de l'homme. Entre cent exemples possibles, en voici un qui nous paraît intéressant. Le maître d'œuvres, dans sa partie, se considère comme l'interprète de ses frères. Il conçoit sa cathédrale et l'exécute « à l'échelle humaine ». Et de la sorte, tout y sera harmonieux et ajusté, et l'on n'y perdra pas le souci de l'usage et de la fonction humaine. Dans ces ensembles admirables, c'est toujours la mesure de l'homme qui ramène à l'unité (2).

***

Le règne incontesté de l'Église sur l'art dura ainsi plusieurs siècles. La fécondité en fut magnifique. Puis elle diminua peu

(1) Nous n'insisterons pas trop à notre gré sur la science dont cet ouvrage déborde. Du point de vue théologique, on pourrait faire néanmoins de petites réserves de détail peu nombreuses d'ailleurs et excusables. Il y a même progrès relativement au « XIII[e] siècle ». Inutile d'ajouter que la présentation matérielle du volume est parfaite, l'illustration suggestive et soignée comme il convenait, vu son importance.

(2) Dans son *Histoire de l'art* (Plon), L. Gillet parle avec beaucoup d'amour et d'aisance de nos cathédrales. On ne songe pas à recommander ici de tous points ce livre profane, écrit d'ailleurs dans un bon esprit et où l'auteur a su élégamment unir les exigences de l'art et celles de la prudence; mais on doit noter qu'au cours de toute cette histoire c'est encore l'art religieux qui tient (il s'agit de la France) la grande et la plus belle place.

à peu. La fissure s'ouvrait, non par le fait d'une divergence de technique entre art d'église et art profane ; c'était une dualité d'esprit, une opposition de plus en plus dénoncée par le siècle, une substitution progressive. La Renaissance avait ses églises, mais l'art ambiant n'allait plus volontiers de ce côté ou il y venait en muscadin. Chose importante : aux maîtres d'œuvre chrétiens, aux artisans naïfs et humbles, avait succédé l'artiste. L'Église a pu, dans une certaine mesure, dompter et utiliser la Renaissance, qui lui a même fourni de merveilleux motifs ; toutefois la Renaissance n'est pas « d'Église ». On voit donc prendre traits une figure nouvelle. Tandis que jusque-là l'esprit de collaboration aux œuvres anonymes tenait l'individualisme en respect, désormais ce sera une « héroïsation de l'artiste, indépendant de la cité, de la chrétienté » (1). Alors, disparaît la simplicité, la pureté de l'art, alors se dessèche la sève généreuse, tandis que l'habileté, le culte de la science installent dans l'art le mensonge et le gênent lorsqu'il veut être religieux.

Il y aura, par la suite, de l'art d'église, c'est-à-dire que selon les règles de la liturgie on continuera de fabriquer des monuments, des ornements, un mobilier nécessaires au culte divin. Trouvera-t-on encore de l'art sacré? Et si l'on rencontre des artistes pieux et de bonne volonté, d'habiles manieurs de palette ou de ciseau tout disposés à glisser leur personnalité

(1) H. Ghéon, Conférence à la Ligue apostolique sur : *La souveraineté de Dieu dans l'art*, « Revue des Jeunes », juin 1923. Bien qu'il ne soit ici question, *brevitatis causa*, que d'arts plastiques, nous devons dire un mot de cette tentative d'art populaire chrétien à laquelle Ghéon attachera son nom. Elle est éminemment liturgique. Sans doute parce qu'elle est un peu fille des Mystères ; davantage encore par une raison profonde. Le théâtre voit des acteurs qui exercent leur talent, et des spectateurs qui, en jouissant, exercent leur critique. Ghéon, qui travaille de toute son âme pour la gloire de Dieu, veut réunir acteurs et spectateurs dans une communion active de foi et d'amour. Ses pièces, qui ont — on le verra bien — des qualités poétiques et techniques de premier ordre, sont non seulement de thème mais d'inspiration loyalement et profondément chrétienne. « Il veut suggérer au peuple des images et des idées motrices de vrai, motrices de bien... orienter les intelligences et les cœurs vers les choses de Dieu. » Une Sainte Cécile, un Saint Maurice, cela n'est pas banal assurément. Cet apostolat mérite d'être accueilli et encouragé, mais... Dieu se chargera de le rendre fécond.

dans une scène de la Bible, reverra-t-on jamais l'artiste chrétien, la communauté d'artistes chrétiens qui, sachant s'oublier pour l'amour de Dieu, usant de leur siècle comme n'en usant pas, produiront selon l'esprit de la liturgie des œuvres humainement et divinement belles?

Cette question se pose aujourd'hui. La liturgie veut le concours de l'art, d'autant plus qu'elle est revenue à l'honneur parmi nous, d'autant plus qu'elle est impatiente de faire entendre la louange, de renouveler le sacrifice saint, en tant de points de notre terre où le fléau détruisit ses temples et brisa sa voix. Que lui donnerons-nous?

A son appel, tout un passé de répondre — et elle de l'accueillir. Ce qui lui rendit tant de services jadis, peut-elle le répudier? Elle passera grave sous la voûte en berceau, festive sous la croisée d'ogive ; elle se redressera sous la coupole ou paraîtra sous le fronton pour bénir. Elle sourira aux vieilles mosaïques, aux byzantins, aux primitifs. Elle contemplera sculptures et statues, grossières, hiératiques et pures. Elle se souvient que tous l'ont aimée. Elle le leur rend. Mais, dira-t-elle, est-ce là tout, pour orner mon église? L'art s'est-il arrêté, ou ce siècle est-il sec?...

Et elle reprendra sans plus attendre afin de rassurer des âmes nobles qui se sont données à elle tout en restant éprises de leur idéal (1). Les exagérations qui déforment sa pensée, les inventions qui trahiraient ses tendances traditionnelles, qui souilleraient sa prière, elle les condamne. Les efforts désintéressés, les innovations respectueuses, elle les examine et les bénit.

Il faut être net et juste. Du point de vue technique, qui n'est pas premièrement le nôtre, nous n'avons que trois choses à dire. « Dans les beaux-arts, remarque quelque part J. Maritain (2), ce n'est pas le progrès qui règne, mais le changement... » parce que l'artiste incarne la beauté dans une matière

(1) *La Vie et les Arts liturgiques* a publié en 1923 une Conférence de M. Denis parfaite, ce nous semble, de modération, de bon sens et de sagesse. Nous lui rendons hommage avec conviction, mais sans arrière pensée polémique. La liturgie est catholique comme la sainte Église. Elle est trop bonne pour prononcer l'ostracisme contre ceux qui l'entourent de leur dévouement. Personne ne l'ignore et nous voulons tous nous comprendre.

(2) Cf. *Revue Universelle*, fév. 1923.

déterminée et que la matière est infiniment étroite par rapport à la beauté, « en sorte que toute forme d'art, si noble qu'elle soit, est destinée à s'épuiser et à faire place à une autre ». Et de même que l'artiste, à cause de tout ce qui enveloppe l'art, a besoin d'être formé et de se rattacher à une certaine tradition, autant l'art, « en ce qu'il a de plus formel, dans la composition créatrice de l'œuvre, est jalousement individuel et sollicite les renouvellements de fond... tout créateur est seul à fouler le pressoir ». — Par conséquent on ne devra pas se laisser trop vite déconcerter par des adaptations nouvelles aux règles premières et éternelles de l'art. De plus, si d'aucuns s'effrainet de voir l'art moderne se donner à l'Église, il convient qu'ils sachent que parmi même les profanes l'individualisme infécond est combattu. Non seulement on a le droit de lui emprunter dans la mesure convenable ses moyens d'expression (1), on a aussi celui de profiter de ses expériences. Le coloris n'a-t-il pas bénéficié de cette exploration hardie et désordonnée qui se nomma l'impressionnisme? N'a-t-on pas vu des maîtres peintres ou sculpteurs rendre à l'art, par leurs théories et leurs œuvres, sa vertu intellectuelle, le ramener à la synthèse, ou rendre à la sculpture son rôle monumental et retrouver le sens perdu de la construction, indispensable au statuaire? (2)

Cependant les tendances de l'art moderne ne sont pas toutes louables, il s'en faut. On pourrait lui rappeler que si la déformation naïve et spontanée exalte l'art, la déformation artificielle le flétrit. On doit mettre en garde les artistes chrétiens contre un subjectivisme pernicieux, héritage de ce divorce du passé entre l'art et l'Église. Veulent-ils s'enrichir de symbolisme ? on l'admet — car dans l'art religieux l'Église n'abdique pas tout jugement de cette sorte — on l'approuve, à condition que la signification en soit spontanée et intuitive, « non hiéroglyphique ». Cela posé, l'art soumis à Dieu, l'art sacré soumis à l'Église, est libre, très libre. Il est même plus libre que l'art du monde... Et à ce propos, que notre artiste chrétien n'oublie pas que si les circonstances lui imposent des moyens déficients, à l'architecture par exemple, la contrainte de certaines matières déterminées, il travaille pour Dieu. Avec Dieu nous devons être magnifiques — c'est une noble volupté que

(1) A part des théories outrancières qui dénotent, ce nous semble, absence de métaphysique ou plutôt, déviation intellectuelle.

(2) Cf. un remarquable *Bulletin de l'Arche* du grand sculpteur Charlier.

de ne pas calculer à son égard et, au moins par désir, de narguer les obstacles pour sa gloire.

Du point de vue spécifiquement chrétien, on lui demandera davantage, c'est à savoir d'être chrétien. Sur quoi porteront les sujets de son œuvre ou quelle en sera la destination? D'un mot : les mystères chrétiens. Qu'il soit chrétien pour ne pas trahir les mystères, pour les aborder avec humilité, pour les contempler avec foi, pour les « signifier » selon l'esprit de l'Église sa Mère (1). Qu'il adapte sa vie entière à son rôle quasi sacré afin qu'il n'y ait d'hypocrisie ni dans sa vie par lâcheté, ni dans son art par affectation. Nous, qui provoquerons par notre demande son activité artistique, ou qui la jugerons, ayons le souci, pour autant que cela nous concerne, de ne pas l'égarer de la droite voie. Elle n'est pas injuste cette plainte de l'un de leurs maîtres : « les sujets tirés de l'Évangile abondent dans l'art ancien; ils sont inépuisables; ils ne sont plus demandés ». Sachons élargir notre horizon. Demandons conseil à la liturgie. Est-ce qu'elle ne connaît pas autre chose précisément, que les dévotions modernes? Est-ce que la sainte messe, dont l'église est le lieu authentique, ne s'accommoderait pas aussi bien d'une église ronde où tout porterait à l'autel?...

Mais encore une fois nous devons obtenir de l'artiste qu'il demeure, à sa manière, dans la ligne du dogme. Sa récompense et sa gloire première est de dompter la matière et de la surélever par la puissance de son génie. Son devoir, sa sécurité même, sera de se soumettre à celui qui révèle la Beauté, de prendre le sens, s'il se peut dire, du sujet qui lui est donné. La liturgie lui fera comprendre, par exemple, que la crucifixion est un triomphe plus encore qu'un désastre, que les douleurs de Notre-Dame n'enlevaient pas la paix à son âme très parfaite et affectaient ses traits sans les crisper; que l'exaltation des Apôtres, au jour de la Pentecôte, si vive fût-elle, ne peut pas paraître grotesque aux yeux du chrétien. Grâce à elle il n'amoindrira rien, il n'exagérera rien, et dans ses moyens d'expression, s'il désire par l'émotion esthétique ouvrir la porte à

(1) « Au moment au moins où il concevait une œuvre, comme... la *Pietà* d'Avignon, l'artisan aurait pu s'approprier le mot de saint Paul : *Mihi vivere Christus est*. Mais il croyait sans doute travailler simplement de son mieux, suivant les règles de son art, et ce cri de l'Apôtre, c'est l'œuvre même qui nous le livre. » V. Reyre, in *Bulletin de l'Arche*, janv. 1921.

nos âmes, il se proposera de les conduire humblement et vaillamment jusqu'à la contemplation.

Ils sont nombreux aujourd'hui, grâce à Dieu, les artistes qui ont compris ces devoirs et qui ont droit à notre aide. Les nommer, nous ne le pouvons faire — et qu'ajouterions-nous à ce qui a été dit, par exemple, des *Ateliers d'Art sacré ?* Pour la satisfaction de nos lecteurs, nous parlerons pourtant de l'*Arche* (1), parce que, à notre avis, ce petit groupement réalise à merveille le type de cette famille de travailleurs du Moyen-Age dont toutes les activités se complétaient, s'unissaient, s'unifiaient sans nuire à la personnalité discrète d'un chacun. Ses membres ne cherchent pas à être très nombreux, mais très chrétiens. Leur idéal très purement gardé, c'est que leur âme d'artiste passe naturellement et lumineusement par leur foi : ils cachent leurs talents divers dans la lumière de leur baptême. Et ils sont groupés hiérarchiquement. « Il ne s'agit pas seulement, disent-ils, de retrouver l'unité en art, il faut que se refasse l'unité de pensée ». Elle se fera par un chef et autour de lui. Le chef tout désigné des artistes chrétiens, c'est l'architecte. A lui de concevoir la grande synthèse, d'adapter les détails à l'ensemble, de diriger les verriers et les peintres, de donner au sculpteur le cadre et l'appui de ses murs. Ainsi tous travaillent en commun et en ordre : *portantes manipulos suos*... Dans la sainte Jeanne d'Arc de celui-ci, on retrouve, admirablement transparente, l'ingénuité de la vierge chrétienne. Et cette sainte Menehould, virginale et contemplative... Cette Ascension saisissante, audacieuse, qui nous laisse, comme au jour de la fête, une mélancolique paix... Ce crucifix de bronze et d'ivoire que la liturgie a voulu trionphant. Il y a des ornements finement brodés et dans la composition desquels la doctrine et le symbolisme s'harmonisent dans le charme des couleurs et l'habileté de l'œuvre des mains.

Ces vrais artistes chrétiens sont appelés, nous le croyons, à exercer la plus salutaire influence. Il faut leur souhaiter à cet effet une vie spirituelle intense et un grand amour de la liturgie ; il faut leur attirer des amitiés intelligentes et dévouées... et puissantes, qui leur permettent d'écarter tant de préventions peu réfléchies, en donnant simplement leur mesure. Puissent nos églises détruites, être réédifiées par de nouveaux

(1) Secrétariat de l'Arche, 202, boulevard Saint-Germain, Paris-VII^{e}, où nous conseillons à nos lecteurs de s'adresser.

compagnons dignes du Moyen-Age qui, au milieu des fautes du monde, travaillent, sous le regard de Dieu et dans son amour, à bien servir l'art et la liturgie : *Confessio et pulchritudo in conspectu ejus!*

Dom J. DE VATHAIRE.

***

Aux incroyants

« Qu'un livre comme le *Journal* de Madame Leseur ait été vendu en 4 ans à 50.000 exemplaires et lu par 200.000 personnes, c'est un fait au moins aussi considérable dans l'histoire de nos mœurs et de nos lettres, que les engouements de tel roman à la mode célébré par les littérateurs de profession. » Cette réflexion — de M. Vallery-Radot, je crois — est suggestive et fait justement observer qu'à côté de la légèreté d'esprit d'un grand nombre, un grand nombre encore ont le souci de la vie profonde et savent trouver, pour la nourrir, l'aliment solide et sain qu'elle exige. La diffusion providentielle des écrits de Mme E. Leseur sert donc à souhait, en même temps qu'elle le révèle, ce goût des âmes pour la perfection intérieure dans le recueillement de l'esprit et la religieuse sérénité du cœur.

Un nouvel aspect de cet épanouissement moral et surnaturel nous apparaît dans le quatrième volume de ces écrits (1), dans lequel sont recueillies des lettres à des incroyants; si déjà les premiers volumes ont touché bien des âmes où la foi chrétienne était assoupie, combien plus celui-ci sera émouvant dans sa simplicité directe, dans sa discrétion et sa sereine loyauté. C'est en tout cas pour le fidèle une haute leçon et un modèle exquis de charité, de cette charité vive et paisible, où, dans une parfaite cohérence, le jugement net et immuable de la foi s'associe à la plus intelligente et la plus respectueuse mansuétude.

Nous, chrétiens, nous savons bien que cette harmonie supérieure entre l'imprescriptible croyance et l'affectueux respect des âmes est possible, et nous y tendons de toutes nos forces ;

(1) ELISABETH LESEUR, *Lettres à des incroyants* précédées d'une préface du T. R. P. GARRIGOU-LAGRANGE, O. P. (Paris, de Gigord, 1923 ; in-12, XVIII-380 pp.)

aussi éprouvons-nous une particulière jouissance à en voir réalisé sous nos yeux le très juste et difficile idéal. Car il ne s'agit pas ici de ce libéralisme, si superficiel en sa bienveillance, qui n'est que l'aimable parade d'un esprit pauvre et court, insensible au vrai, et peu soucieux de clarté intellectuelle. Elle est vaine et fausse la sympathie qui reposerait sur le sacrifice de mon jugement intérieur et impliquerait une dissimulation quelconque de la vérité de mon âme, pour se mettre en accord avec mon frère. Ce n'est pas un tel abandon intérieur, mais un profond, tenace et délicat amour de la vérité, qui préside à l'intelligence des âmes. Car la vérité possédée est pénétrante, compatissante, et non pas brutale ni hargneuse. « En me faisant connaître son action intime et personnelle au fond de l'âme humaine, en m'obligeant à vivre au milieu de toutes les négations, de toutes les indifférences et de cette épaisse ignorance des choses divines qui oppresse tant de pauvres êtres, il (Dieu) a voulu, sans doute, que je puisse comprendre les états d'esprit les plus divers, que je puisse *compatir*, partager et me pencher avec plus d'amour et de piété vers le blasphème ou le doute. Être le bon Samaritain de tant de cœurs aigris, d'esprits inquiets, de consciences troubles; avoir le respect délicat, la science des âmes; s'efforcer de les pénétrer doucement, de leur verser goutte à goutte, suivant leur degré de faiblesse ou l'acuité de leur blessure, l'huile apaisante ou le vin fortifiant; leur montrer Dieu rien qu'en le laissant rayonner hors de notre âme où il vit, se faire toute à tous et conquérir ainsi les cœurs à Jésus-Christ, voilà la tâche de l'apôtre, celle que j'accepte de vous, malgré mon indignité, mon Dieu ! »

Telle est l'attitude d'E. Leseur en face de ses « chers incroyants », comme elle se plaît à les appeler, attitude de pleine et toute simple franchise, de clairvoyance, de discrétion, discrétion vis-à-vis des âmes, discrétion vis-à-vis de Dieu aussi : « Pour moi ce qui se passe entre l'être humain et Dieu est chose sacrée et nul ne doit y toucher d'une main indiscrète. Je me sens, d'ailleurs, trop imparfaite et faible moi-même pour me faire juge, et j'ai trop besoin d'un secours supérieur pour être sévère envers les autres... ». De là cette aisance, cette spontanéité, cette souplesse, rayonnements d'une âme haute et humble, affectueuse et ferme. Et il est très émouvant de voir, entre cette âme et des âmes si éloignées d'elle pour ce qui est de la substance même de leur vie intérieure, des rencontres si pro-

fondes et si intimes, si enrichissantes pour toutes, si parfaitement libres.

Ce n'est pas une simple appréciation spéculative, fût-elle éclairée par la foi, qui peut réaliser un tel équilibre de force et de douceur. Au service de cet épanouissement de la charité chrétienne, et pour aviver cette « intelligence » des âmes, il faut, en effet, le discernement, la perception directe et réelle que provoque et suscite la souffrance pour autrui et en communion avec lui. De fait, au cours de ces lettres de Mme Leseur, revient à chaque page l'allusion à l'épreuve douloureuse, à la souffrance du corps ou à la détresse de l'âme. « Ceux qui n'ont pas traversé ces moments d'accablement, dit-elle, ne connaissent qu'une partie de la souffrance humaine... On en rapporte une plus grande compréhension de ces souffrances intimes que tant d'êtres ne comprennent pas et une sympathie plus tendre pour les pauvres frères en humanité... Aussi, chaque fois que je crois discerner chez quelqu'un l'indice d'une souffrance cachée, *cela me donne un choc* et m'attire comme si un lien venait de se créer entre cet être et moi. » Cette sensibilité douloureuse pour la souffrance ou l'angoisse d'une âme chère, voilà qui rend l'esprit large, au bon sens du mot, et le regard pénétrant. Ainsi comprendre et compatir vont de pair. « S'il y a des clairvoyants de l'âme, a-t-on dit, c'est que, toujours à vif, ils frémissent de vos propres aspirations, voulant et souffrant en vous, pour vous, plus que vous, et comme vous auriez dû le faire vous-même, avec cette intelligence infiniment plastique qui est faite de bonté, et qui, à son insu même, est toute à tous et en tous : *omnia omnibus facta.* »

Ainsi dans le chrétien, ainsi dans l'apôtre, se consomme l'harmonie de la foi et de l'amour.

Le Saulchoir. M.-D. Chenu, O. P.

*
* *

A Jésus adolescent

A ses attraits traditionnels, le pèlerinage de Terre-Sainte a ajouté, cette année, un charme et un profit particuliers : au cours du séjour à Nazareth, Mgr Baudrillart, président du

pèlerinage, a consacré solennellement la toute neuve basilique dédiée à *Jésus Adolescent*, et, pour représenter à cette cérémonie les adolescents du monde entier — et de la France d'abord —, un groupe de jeunes gens et étudiants s'est joint aux pèlerins ordinaires; ainsi s'ajoute à cette dédicace déjà si suggestive ce superbe symbolisme : la France consacrant la jeunesse au Christ adolescent.

On voit la portée de cet acte, là-bas en Palestine, et la haute valeur nationale que prend la consécration de cette basilique, élevée auprès d'un orphelinat de Salésiens français, par des aumônes françaises, grâce au dévouement et à l'entrain d'un prêtre français, éducateur et apôtre des jeunes gens, M. le chanoine Caron.

Mais plus haut encore que ce point de vue national, et plus significatif, est le sens de cette consécration à Jésus Adolescent. Voici quelques faits pour l'illustrer. Il y a bien des années, un grand éducateur, le Frère Philippe, supérieur général des Frères des écoles chrétiennes, conçut l'idée de proposer à ses élèves le culte du Christ sous la figure de *Jésus Adolescent*; il pensait que contemplées, dans l'Homme-Dieu de leur âge, les vertus chrétiennes apparaîtraient plus séduisantes aux âmes des jeunes gens. L'idée fit son chemin; des livres célébrèrent Jésus en son adolescence; des évêques consacrèrent au Christ Adolescent les jeunes gens de leur diocèse; l'Italie élève à Turin une église qui portera ce nom, et aujourd'hui, à Nazareth même, une basilique lui est consacrée.

Et ce n'est pas là une dévotion nouvelle, ni même quelque forme nouvelle d'une ancienne dévotion. C'est bien toujours la personne du Christ qui est objet de connaissance et d'amour; mais c'est le Christ dans son adolescence à Nazareth, dans cette vie cachée où silencieusement, discrètement, se révèlent les attraits les plus aimables pour l'âme des jeunes chrétiens, qui trouvent là, comme en l'un d'entre eux, leur divin modèle.

Avec la permission des Supérieurs.
Imprimatur : † Felix, episc. Forojul.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin. — Ligugé (Vienne)